

CHRISTINE  
(1830)



ALEXANDRE DUMAS

Christine  
ou  
Stockholm, Fontainebleau et Rome  
trilogie dramatique en cinq actes, en vers,  
avec prologue et épilogue  
*Odéon – 30 mars 1830.*

LE JOYEUX ROGER

2014

ISBN : 978-2-923981-65-9

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

À Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Orléans  
Hommage de respect et reconnaissance.

ALEX. DUMAS.

Paris, 30 mars 1830, onze heures du soir.

## DISTRIBUTION

CHRISTINE, reine de Suède	M <sup>le</sup> Georges
CHARLES-GUSTAVE, son successeur	M. A. Vincent
LE COMTE JEAN DE MONALDESCHI, grand écuyer	M. Lockroy.
SENTINELLI, capitaine des gardes de la reine	M. Ligier
PAULA	M <sup>le</sup> Noblet
EBBA, comtesse de Sparre	M <sup>le</sup> Eul. Dupuis
DESCARTES	M. Delafosse
LE BARON DE STEINBERG	M. Lebrun
STEINBERG neveu	M. Jourdan
LE COMTE MAGNUS DE LA GARDIE	M. Chilly
OXENSTIERN	M. Delaistre
LE COMTE DE BRAHÉ	. . .
FLEMING, amiral	M. Ménétrier
CORNILLE	M. Éric-Bernard
LE CALPRENÈDE	M. Vizentini
LE PÈRE LEBEL	M. Arsène
BORRI, médecin	M. Dupont
CLAUTER, garde	M. Duparay
LANDINI, garde	M. Stockleit
OXENSTIERN neveu	M. Leroux
DE BRAHÉ fils	M. Champion
Un héraut d'armes	M. Valkin
Un architecte	M. Blanvalet
Un huissier, Seigneurs, Gardes, Peuple, etc., etc.	

*Le prologue et les deux premiers actes à Stockholm ; les troisième, quatrième et cinquième actes à Fontainebleau, et l'épilogue à Rome.*

## PROLOGUE

### DESCARTES

*Le port de Stockholm ; l'avant de plusieurs vaisseaux de ligne que visitent la reine et ses courtisans ; sur la jetée, un fanal et un palais.*

DESCARTES, STEINBERG ; un jeune page, appuyé contre le fanal.

STEINBERG

Cher Descartes, je suis heureux, sur ma parole !  
De Paris à Stockholm, je ne viens pas, je vole ;  
J'achève en quinze jours, sans le moindre accident,  
Un voyage éternel, et, lorsqu'en descendant  
On me dit que mon oncle est auprès de la reine,  
Qui visite sa flotte, un vague instinct m'entraîne ;  
J'arrive, et je vous vois... Vrai-Dieu ! j'hésiterais  
Presque à vous reconnaître ! Au milieu des marais,  
Je vous croyais encore au fond de la Hollande,  
Cherchant quelque problème, errant sur quelque lande.

DESCARTES

Ainsi faisais-je ; mais Christine m'écrivit  
Qu'elle voulait me voir ; je vins, elle me vit,  
En physique avec moi soutint un savant thème,  
Reçut le philosophe, et railla le système.

STEINBERG

Comment ! vos tourbillons, vos atomes crochus ?...

DESCARTES

Du droit de bourgeoisie, à Stockholm, sont déchus.  
En échange, j'habite un beau palais gothique,  
Là-bas, entre le lac Mælar et la Baltique.

STEINBERG

Et vous êtes heureux ?

DESCARTES

Heureux ! du moins content !

Pour combler mes désirs, il ne fallait pas tant ;  
 Il n'est pas un endroit qu'à l'autre je préfère,  
 Et, pourvu qu'on me donne un compas, une sphère,  
 Pendant de longues nuits un ciel bien étoilé,  
 Fussé-je malheureux, je serais consolé.

STEINBERG

Vous soupirez pourtant !

DESCARTES

Oui, quelquefois, peut-être ;  
 De sinistres pensers je ne suis pas le maître.  
 Je sens qu'il me faudrait un air plus attiédi.  
 Combien de fois, Steinberg, tourné vers le Midi,  
 Lorsqu'un souffle d'été passait sur la falaise,  
 Je sentais que mon sein respirait plus à l'aise !  
 Alors je me couchais, et, sans plus rien penser,  
 Riais aux souvenirs qui me venaient bercer.  
 L'aile du souvenir bien vite nous entraîne :  
 Je retrouvais les champs de ma belle Touraine ;  
 Comme une vision, je voyais s'approcher  
 Tours et ses vieux remparts, Blois et son haut clocher.  
 Je croyais m'endormir à ce bruit monotone  
 De la Loire roulant son flot tranquille et jaune,  
 Et puis je m'écriais à mon réveil fatal :  
 « Oh ! que le songe est doux de son pays natal ! »  
 Mais, toi, mon jeune ami, quelle est ton espérance,  
 Et pour ce froid pays pourquoi quitter la France ?

STEINBERG

De mes nobles aïeux héritier sans renom,  
 Triste, j'y languissais, écrasé par mon nom :  
 De ce nom, deux aînés soutenaient la mémoire,  
 Et m'enlevaient ma part de fortune et de gloire.  
 Mon père, un beau matin, me déclara tout net  
 Qu'il fallait devenir ou moine ou lansquenet ;  
 Confiant dans le sort que le ciel me destine,



Je me souvins d'un oncle à la cour de Christine ;  
 Puis de voir cette cour dès longtemps le désir  
 Me pressait ; tout à coup, je me sentis saisir  
 De ce besoin puissant de marcher dans la voie  
 Qui s'ouvre devant nous, qu'elle soit peine ou joie.  
 Mon oncle à cette cour est, dit-on, tout-puissant ;  
 Nous verrons aujourd'hui s'il reconnaît son sang,  
 Car je ne l'ai pas vu depuis dix ans ; en somme,  
 J'ignore ce qu'il est...

DESCARTES

C'est un excellent homme.

Chez ton oncle, mon cher, pour l'intellectuel,  
 La nature a peu fait ; mais, pour le ponctuel,  
 En formant un seul homme, elle s'est ruinée.  
 Cet homme m'a fait croire à l'étiquette innée.  
 La reine l'a nommé son grand introducteur.  
 Qu'on emploie avec lui flatterie ou hauteur,  
 Rien ne l'émeut, il faut qu'à son tour chacun passe ;  
 Il connaît ce qu'entre eux doivent garder d'espace,  
 Le comte, le baron, le duc et le marquis ;  
 Les titres mérités et les titres acquis ;  
 Ceux pour qui deux battants s'ouvrent avec mesure,  
 Ceux qui doivent passer au trou de la serrure.  
 Peut-être que tu crus, en venant sur le port,  
 Qu'à la reine il pourrait te présenter d'abord ?

STEINBERG

Sans doute.

DESCARTES

Point ! il faut, auparavant, écrire  
 Au grand introducteur. Oh ! ce n'est point pour rire !  
 Il recevra ta lettre, et, ce soir, te verra  
 Sans t'en dire un seul mot ; demain, te répondra  
 Pour te marquer le jour où la reine s'apprête  
 À te faire audience ou publique ou secrète :

Voilà la marche à suivre.

(En ce moment, on hisse les pavillons et l'on entend sur les vaisseaux des roulements de tambour qui annoncent l'arrivée de la reine. Les soldats présentent les armes.)

STEINBERG

Eh ! mais, en attendant,  
Pourrai-je au moins la voir ?

DESCARTES

Sans doute ! en regardant  
Sur l'avant de ce brick ; c'est notre souveraine  
Au milieu de sa cour.

STEINBERG

Eh quoi !

LE PEUPLE, envahissant sur la jetée

Vive la reine !

STEINBERG

Vous ne me trompez pas ? c'est elle que voilà ?

DESCARTES

Qu'en dis-tu ?

STEINBERG

Je la crus plus grande que cela.

DESCARTES

Eh bien, mon cher Steinberg, puisqu'à ce point nous

[sommes,

Je veux peindre à tes yeux quelques-uns de ces hommes  
Qui la suivent. Des cours le terrain est glissant ;  
On n'y tombe jamais sans le tacher de sang ;  
Il est donc important de savoir, dans la lutte,  
Qui peut nous soutenir ou hâter notre chute.  
De ton drame aujourd'hui commence l'action :  
C'est ce que l'on appelle une exposition.

STEINBERG

Avant tout, cher René, parlez-moi de Christine.

DESCARTES

Christine ! elle s'amuse à la guerre intestine,

Que rallument toujours tant d'intérêts divers ;  
 Renverse des complots en rimant quelques vers ;  
 Sous le dais ou la tente est toujours à son aise ;  
 Laisse là le conseil pour aller voir Saumaise ;  
 Quand les fonds épuisés manquent à son trésor,  
 Se mêle du grand œuvre et veut faire de l'or ;  
 En dépit des docteurs, qui la traitent d'impie,  
 Écrit à son cousin le roi d'Éthiopie ;  
 Déclare que Bragance est un usurpateur,  
 Et qu'elle reconnaît Cromwell lord protecteur ;  
 Puis, lorsque les états lui viennent, d'un air grave,  
 Pour maître et pour époux offrir Charles-Gustave,  
 Leur discours pour réponse obtient un *non* bien sec,  
 En russe, italien, latin, français ou grec,  
 Voilà Christine.

STEINBERG

Ensuite ?

DESCARTES

Être debout me lasse.

Attends, nous verrons mieux, je crois, de cette place.

(Ils s'asseyent sur les degrés du palais.)

STEINBERG

Oui.

DESCARTES, désignant sur les vaisseaux

Sentinelli et Monaldeschi

Peux-tu distinguer, à leurs fronts basanés,  
 Ces deux Italiens ? À Florence, ils sont nés.  
 C'étaient de vieux amis ; un caprice de reine  
 De leur vieille amitié fit une jeune haine.  
 D'un seul mot leur pouvoir peut être apprécié :  
 L'un est rival heureux, l'autre disgracié.  
 Le premier seulement est donc vraiment à craindre.  
 Occupons-nous de lui, laissons l'autre se plaindre ;  
 Monaldeschi n'est point un de ces courtisans

Qui n'exigent, pour prix de leurs soins complaisants,  
 Qu'un titre, une faveur, un cordon, une place :  
 Pour avancer d'un pas, nul dégoût ne le lasse :  
 Du trône, chaque jour, on le voit s'approcher ;  
 Car il rampe aussitôt qu'il ne peut plus marcher.  
 Pour se mieux assurer la puissance suprême,  
 Ce qu'il veut de Christine est Christine elle-même.  
 Nul ne sait mieux des cours ce magique alphabet  
 Qui nous conduit au trône ou nous hisse au gibet.  
 Il n'a qu'un seul ami, qu'un confident : un page  
 Qui ne parle qu'à lui, dans un autre langage.  
 Au fanal adossé, d'ici tu peux le voir :  
 C'est ce jeune homme triste, au teint pâle, à l'œil noir.  
 Et toujours près de lui l'on voit ce page étrange,  
 Comme près d'un démon Dieu placerait un ange.

STEINBERG, regardant Monaldeschi

Cet homme est jeune encor ?

DESCARTES

Il peut avoir trente ans.

STEINBERG

Et cet autre, qu'il suit de ses yeux insultants ?

DESCARTES

C'est le grand trésorier Magnus de la Gardie ;  
 Hélas ! il eut aussi la démarche hardie,  
 Le front dur, les yeux secs, et le parler hautain.  
 Il n'a plus maintenant qu'un aspect incertain ;  
 C'est un type vieilli ; son crédit, qui s'efface,  
 A de ses traits heurtés arrondi la surface.  
 Sa chute se trahit à tout œil vigilant ;  
 Car, depuis quinze jours, il est moins insolent :  
 Or, un bon courtisan peut, quand il est de race,  
 D'avance quinze jours flairer une disgrâce.  
 La sienne est sûre.

STEINBERG

Bien.

DESCARTES

Regarde cet enfant

Que du poison des cours l'innocence défend.  
 De sa seule beauté son jeune front se pare.  
 Cet enfant, c'est Ebba, la comtesse de Sparre.  
 Dieu laisse quelquefois échapper de ses mains  
 Des anges qu'il oublie aux bords de nos chemins,  
 Pour que le voyageur qu'un trop lourd fardeau lasse,  
 S'arrête consolé quand devant eux il passe.

STEINBERG

Quel est cet homme en noir, assis ?

DESCARTES

C'est un savant

Qui, ne parlant jamais, va toujours écrivant.  
 Tous les mots qu'il a dits font le quart d'un volume ;  
 C'est un monosyllabe à deux pieds et sans plume ;  
 Mais sur la danse grecque il vient, incognito,  
 D'imprimer à ses frais cinq tomes in-quarto.

STEINBERG

Vrai-Dieu ! c'est fort aimable.

DESCARTES

Ah ! Steinberg, examine

Ces hommes que tu vois s'approcher de Christine.  
 L'un d'eux se nomme Guême, et l'autre Pimentel ;  
 Pour la reine, tous deux ont un dévouement tel,  
 Que leurs corps, dont chacun loge l'âme d'un fourbe,  
 Semblent s'être à la fin changés en demi-courbe ;

(Dans ce moment, Guême et Pimentel s'inclinent  
 de chaque côté de la reine.)

Si bien qu'à voir la reine entre eux, lorsqu'arrêtés,  
 Ils se tiennent debout tous deux à ses côtés,  
 De leur geste éternel applaudissant ses thèses,  
 On dirait une phrase entre deux parenthèses.

Ces hommes, enfermant des secrets inconnus,  
 Ne sont point à Stockholm sans mission venus ;  
 Rome, pour compléter sa couronne italique,  
 A besoin dans le Nord d'un fleuron catholique ;  
 Christine...

STEINBERG

Vous croyez que Christine à sa foi  
 Renoncerait un jour ?...

DESCARTES, avec amertume

Oh ! je ne crois rien, moi,  
 La vérité fût-elle à deux fois constatée ;  
 N'ont-ils pas dit chez vous que j'étais un athée ?

STEINBERG

Descartes...

DESCARTES

Je le vois, ma gaîté vous surprend ;  
 Amère, n'est-ce pas ? c'est celle d'un mourant  
 Que révolte l'arrêt auquel il va souscrire ;  
 Parfois, en expirant, on grimace le rire.

STEINBERG

Sur un sombre avenir pourquoi toujours fixer  
 Vos yeux ? Que bien plutôt vous devriez chasser  
 Cette crainte de mort, que je crois être vaine !

(Il se lève.)

Pendant que nous causions, de ce côté la reine  
 Se rapproche ; voyez, d'ici, l'on saisirait  
 Sans doute quelques mots de ce qu'elle dirait.  
 Écoutons !

CHRISTINE, à bord du vaisseau, s'adressant à Fleming

Amiral, je ne saurais comprendre  
 Comment on a, chez nous, tant de peine à se rendre  
 À l'évidence, et par quel désastreux hasard  
 L'usage si longtemps l'emporte encore sur l'art.  
 Il semble, quand partout son progrès nous assiège,

Que les Suédois, eux seuls, les pieds pris dans leur neige,  
 En un culte érigeant leurs vieilles passions,  
 Ne peuvent point marcher au pas des nations.  
 Nous en sommes encore au temps d'Éric le Bègue ;  
 Ces trésors du passé, qu'un siècle à l'autre lègue,  
 Chez nous seuls méconnus, ne s'accroîtront-ils pas ?  
 L'Angleterre, monsieur, nous devance à grands pas ;  
 En marine, elle vaut mieux que nous, sur mon âme !  
 Si j'en sais bien juger avec mes yeux de femme,  
 Ces vaisseaux amarrés sous pavillon anglais,  
 Là-bas, sont mieux construits que ceux-ci ; voyez-les ;  
 Sur l'autre bord, venez !

(Elle passe d'un bord à l'autre.)

FLEMING

Madame, on se hasarde  
 En traversant ainsi ; que Dieu vous soit en garde !  
 (La reine disparaît, accompagnée de Monaldeschi.)  
 TOUT LE MONDE, la suivant des yeux

Ah !...

(Cris d'effroi ; grand mouvement sur le vaisseau.)

FLEMING

La chaloupe en mer...  
 STEINBERG, jetant manteau et pourpoint  
 C'est la reine, je cours !  
 (Il s'élançe dans la mer.)

LE JEUNE PAGE

Le marquis ! le marquis ! Au secours ! au secours !  
 (Il tombe évanoui dans les bras de Descartes.)  
 – La foule se presse en tumulte sur la jetée.)

## ACTE PREMIER

### PAULA

*Un appartement du palais de Stockholm. Au fond,  
une porte qui, en s'ouvrant, laisse découvrir la mer.*

#### SCÈNE PREMIÈRE

MONALDESCHI, SENTINELLI, GUÊME, PIMENTEL, FLEMING,  
MAGNUS DE LA GARDIE, LE BARON DE STEINBERG, STEINBERG,  
DESCARTES ; puis CHRISTINE, LE PAGE ; courtisans.

LE BARON DE STEINBERG, faisant ranger les Courtisans, qui  
se pressent en foule à l'entrée de l'appartement de la reine  
La reine va venir, et l'étiquette exige

Que vous vous écartiez. – Écartez-vous, vous dis-je !

DEUX PAGES, entrant, se rangent de chaque côté de la porte  
La reine !

FLEMING, s'avancant au-devant de Christine, qui entre avec Ebba

Oh ! Majesté, que d'éternels regrets...

CHRISTINE, continuant la conversation commencée sur les vaisseaux

Je disais donc, monsieur, que les vaisseaux anglais,  
Bien plus que nos vaisseaux, mettent au vent leurs voiles,  
Et sur l'eau portent moins de bois et plus de toiles.

LE PAGE, entrant, pâle, et fendant la foule  
Monaldeschi !

DESCARTES, à demi-voix

Sauvé.

LE PAGE

Mais où donc est-il ?

DESCARTES, lui montrant le marquis

Là.

LE PAGE, courant à Monaldeschi  
Marquis !...



MONALDESCHI, tressaillant

Que faites-vous ? Vous me perdez, Paula.

Pourquoi venir ici ?...

PAULA

Monseigneur !

CHRISTINE, se retournant

Quel tapage !...

Je ne vous savais pas, marquis, ce jeune page ;

Par un roi cependant il serait avoué...

MONALDESCHI, passant devant Paula

C'est un jeune Romain qui m'est tout dévoué,

Et qui, voyant en moi son seul appui sur terre,

N'a pas su contenir sa joie involontaire.

Grâce...

CHRISTINE

Mais vous prenez un inutile soin.

Grâce pour lui, marquis ? Il n'en est pas besoin.

Parmi vos serviteurs j'aime à voir qu'on vous aime.

Pour vous comme pour moi, le danger fut extrême :

Heureusement qu'à moi vous avez eu recours,

Et n'avez point lâché ma robe de velours ;

Vous saviez que jamais ne se noie une reine...

SENTINELLI

Et nous savons aussi qu'à notre souveraine

À la vie, à la mort il était attaché...

On a des concetti, monsieur, à bon marché ;

Les amis sont plus chers.

LA GARDIE, s'approchant

Mais cette catastrophe...

CHRISTINE, sèchement et l'interrompt

Vous avez un pourpoint d'une admirable étoffe,

Qui vous sied à ravir, mais qu'un rien doit souiller.

Vous avez fort bien fait de ne le pas mouiller,

Comte Magnus. – Mais Dieu m'aurait-il par un ange

Fait tirer du péril ?... car ce sauveur étrange

Est invisible. – Oh ! si c'était quelqu'un de vous,  
J'aurais déjà heurté son front de mes genoux.

LE BARON DE STEINBERG

Ne vous étonnez pas, Majesté. – Je soupçonne  
Que mon neveu, sachant que près votre personne  
Je suis l'introducteur de tout noble étranger,  
À la formalité ne veut pas déroger.

CHRISTINE

Quoi ! c'est votre neveu qui m'a sauvé la vie ?

LE BARON DE STEINBERG, embarrassé

L'étiquette par lui n'a pas été suivie  
En cette occasion ; mon neveu, Majesté,  
Vous vit et vous parla sans être présenté ;  
Mais vous pardonneriez : dans ce péril extrême,  
Il a cru qu'il pouvait se présenter lui-même.

CHRISTINE

Et je l'en remercie. – Où est-il donc ? – Eh bien,  
Beau cavalier, venez ! vous me craignez donc bien ?  
Votre témérité de faiblesse est suivie ;  
Vous étiez plus hardi pour me sauver la vie.

STEINBERG

Madame, pardonnez ; mais, tremblant et surpris,  
Il me semble qu'un rêve agite mes esprits ;  
Et je crains que soudain ce rêve ne s'envole  
Si je quitte ma place, ou dis une parole.  
Je doute, je me touche...

CHRISTINE

Après cet examen,  
De vos lèvres, monsieur, touchez aussi ma main ;  
Vous ne douterez plus. – À votre accent, je pense  
Que vous êtes Français. Ça, quelle récompense  
A mérité l'enfant d'un pays si lointain,  
Qui vient au nôtre exprès pour heurter le destin ?  
Sans lui, c'en était fait, vous n'aviez plus de reine,

Entendez-vous, messieurs ?

MONALDESCHI

Oh ! notre souveraine

Avec lui ne doit pas s'acquitter à demi.

LA GARDIE

Des titres...

SENTINELLI

Des honneurs...

CHRISTINE

Il sera notre ami,

D'abord.. puis, s'il veut moins, il pourra prendre ensuite

Tel rang qu'il lui plaira parmi vous, à ma suite...

Donc, vous venez de France ?

STEINBERG

Oui, reine

CHRISTINE

Voulez-vous

Nous dire en ce pays ce qu'on pense de nous ?

STEINBERG

Que votre règne est beau, sublime, grandiose.

CHRISTINE

Oh ! que c'est fatigant, toujours la même chose !

Il semble pour louer qu'ils ont tous même voix.

Descarte, asseyez-vous ; vous souffrez, je le vois.

Et notre frère Louis ?

STEINBERG

Oh ! contre la régence

D'Anne d'Autriche, tout paraît d'intelligence ;

Par qui doit l'étouffer le trouble est fécondé.

C'est toujours Mazarin, et c'est toujours Condé,

Disputant le pouvoir aux deux côtés du trône

Et sur le front de Louis tiraillant sa couronne.

Contre le Mazarin aujourd'hui de retour,

Condé, le roi d'hier, et l'exilé du jour,

Ramène l'Espagnol, qu'il combattit naguère.

CHRISTINE

Condé fait une tache à son harnois de guerre.  
 Ah ! que si la régente avait, en temps et lieu,  
 Su frapper et punir...! – Et pourtant Richelieu,  
 Ministre à robe rouge et prêtre au cœur de bronze,  
 Pour Louis-Quatorze avait continué Louis-Onze.  
 Il comprenait le trône, et que, ses quatre pieds,  
 Au front des grands vassaux se trouvant appuyés,  
 Mal assortir leur taille était puissantes fautes ;  
 C'est pour ce qu'il passa sur les têtes trop hautes  
 La hache du bourreau comme un niveau de plomb.  
 Il fit gîter le trône en le mettant d'aplomb.

(Se levant.)

Que si j'avais été la régente de France,  
 Dès que j'eusse des grands soupçonné l'espérance,  
 En appelant contre eux à mon peuple loyal,  
 J'aurais conduit le roi sur son balcon royal ;  
 Puis, ramenant à moi ma puissance usurpée,  
 Couvrant mon noble enfant d'une lame d'épée,  
 En nous montrant tous deux, j'aurais dit sans effroi :  
 « Celle-ci, c'est la reine, et celui-là, le roi. »

(S'asseyant.)

À tout prendre, échappant à la guerre civile,  
 Quand le bruit du tocsin décroît dans chaque ville,  
 Un peuple est bien heureux ; – car, après cet effort,  
 Son siècle va marcher et plus large et plus fort.  
 Le baptême de pleurs a rajeuni sa tête :  
 C'est pour épurer l'air que gronde la tempête,  
 Et quelque homme toujours magnifique et puissant  
 Naît sur un sol fumé par un engrais de sang.  
 Continuez, monsieur ; mais changeons la nature  
 De l'entretien. – Que fait votre littérature ?

STEINBERG

Les comédiens du roi donnaient, le mois dernier,

(Cherchant.)

Un drame de Corneille – ou, je crois, de Garnier ;  
Non, c'était de Corneille.

CHRISTINE

Et son titre est ?...

STEINBERG

*Horace.*

CHRISTINE

Qu'en dit-on ?

STEINBERG, avec conviction

Que l'auteur n'a pas suivi la trace  
Des grands maîtres ; qu'il est et trivial et bas ;  
Que ce n'est point ainsi que parlent Dubartas,  
Desmarets, Saint-Sorlin, Bois-Robert et Jodelle,  
Qui du suprême goût ont offert le modèle.

CHRISTINE

Et qui donc dit cela ?

STEINBERG

L'Académie.

CHRISTINE

Encor !

STEINBERG

Oui, Votre Majesté ; ses membres sont d'accord  
Que c'est un novateur dont le culte idolâtre  
Sacrifie à Baal et perd le beau théâtre ;  
Qu'eux seuls sont du bon goût arbitres signalés,  
Et que *Cid*, et qu'*Horace* à bon droit sont sifflés.

CHRISTINE

Au bruit de ces sifflets d'une troupe ennemie,  
Que fait Paris ?

STEINBERG

Paris siffle l'Académie<sup>1</sup>.

1. Quelques personnes ont cru trouver dans cet hémistiche une épigramme contre l'Académie moderne ; elles se sont trompées : ce n'est point au moment où elle vient de recevoir Lamartine qu'elle mérite une semblable application.

CHRISTINE

Oui ! lorsqu'il est écrit sur le livre du sort  
 Qu'un homme vient de naître au front large, au cœur fort,  
 Et que Dieu sur son front, qu'il a pris pour victime,  
 A mis du bout du doigt une flamme sublime,  
 Au-dessous de ces mots, la même main écrit :  
 « Tu seras malheureux si tu n'es pas proscrit ! »  
 Car à ses premiers pas sur la terre où nous sommes,  
 Son regard dédaigneux prend en mépris les hommes ;  
 Comme il est plus grand qu'eux, il voit avec ennui  
 Qu'il faut vers eux descendre, ou les hausser vers lui.  
 Alors, dans son sentier profond et solitaire,  
 Passant sans se mêler aux enfants de la terre,  
 Il dit aux vents, aux flots, aux étoiles, aux bois,  
 Les chants de sa grande âme avec sa forte voix ;  
 La foule entend ces chants, elle crie au délire,  
 Et, ne comprenant pas, elle se prend à rire.  
 Mais, à pas de géant sur un pic élevé,  
 Après de longs efforts, lorsqu'il est arrivé,  
 Reconnaissant sa sphère en ces zones nouvelles,  
 Et sentant assez d'air pour ses puissantes ailes,  
 Il part majestueux, et qui le voit d'en bas,  
 Qui tente de le suivre, et qui ne le peut pas,  
 Le voyant à ses yeux échapper comme un rêve,  
 Pense qu'il diminue à cause qu'il s'élève,  
 Croit qu'il doit s'arrêter où le perd son adieu,  
 Cherche dans la nuée... Il est aux pieds de Dieu !  
 Notre terre du Nord est une rude mère,  
 Steinberg, et nous n'avons point encor eu d'Homère,  
 De Virgile. – Pour nous, à peine l'alphabet  
 De science est ouvert. – Ma sœur Élisabeth  
 Fut plus grande que moi, non pas que je la craigne !  
 Mais elle avait Shakspear pour élargir son règne ;  
 Les heureux Médicis ont eu Machiavel ;

Corneille est près de Louis, Milton près de Cromwell.  
(Se retournant et apercevant les quatre vieillards tuteurs du royaume.)

Mais ce que n'ont point France, Italie, Angleterre,  
Voyez, Steinberg, ce sont, à la démarche austère,  
Ces quatre grands vieillards qui s'avancent vers moi,  
Qui me prirent enfant et me laissèrent roi,  
À qui le sol du Nord a cédé de sa force,  
Et dont le cœur est beau sous cette rude écorce.  
Regardez-les, Steinberg ; ne penseriez-vous pas  
Voir s'avancer les dieux de nos âpres climats ?  
Comme nos vieux cyprès que la tempête assiège,  
Les ouragans des cours les ont couverts de neige,  
Et, sans cesse contre eux déchaînés et soufflants,  
Ont fait leur barbe grise et puis leurs cheveux blancs !

## SCÈNE II

Les mêmes, OXENSTIERN, trois autres vieillards.

## CHRISTINE

Viens, Oxenstiern ! – Mon père, oh ! tu le sais sans doute,  
Ta fille allait périr, si le ciel sur sa route  
N'eût amené secours, ne frappant qu'à moitié ;  
Car, la voyant si jeune, il l'a prise en pitié !

## OXENSTIERN

Oui, ma fille, je sais, et nous venons encore  
Te dire par nos voix que la Suède t'implore ;  
Car en tes vieux tuteurs elle voit ses soutiens,  
Et tombe à nos genoux, comme je tombe aux tiens.

## CHRISTINE

Mon père, que fais-tu ? Relève-toi...

## OXENSTIERN

Ma fille !

Au nom de tes aïeux, de rois vieille famille,  
Au nom du grand Gustave, en notre nom à nous,  
Ma fille, auprès de toi fais asseoir un époux ;

Car, s'il nous advenait, ce qu'au Seigneur ne plaise,  
 Que nous te perdissions, combien en serait aise  
 Chaque autre nation qui jalouse nos vœux !  
 Et nous, qui sait combien nous serions malheureux !  
 Mais, si de ton hymen un rejeton illustre  
 De ton règne après toi continuait le lustre,  
 Nous aurions, accusant le destin de rigueur,  
 Des larmes dans les yeux, mais de l'espoir au cœur.  
 Que si, du trône ainsi renforçant l'équilibre,  
 Tu consens à nos vœux, nous te laisserons libre  
 Du choix de ton époux ; – puis nous lui jurerons,  
 Quel qu'il soit, d'obéir, et nous obéirons.

(Tous les yeux se tournent vers Monaldeschi.)

CHRISTINE

Oui, tu dis vrai, mon père, et la voix de ta bouche  
 Comme la voix de Dieu me convainc et me touche ;  
 Oui, tu dis vrai, mon père ; – et, depuis bien longtemps,  
 Je nourris un projet ; – qu'on le sache ! il est temps !  
 Mai finit aujourd'hui sa dernière journée,  
 Que, le seize de juin de la présente année,  
 Les quatre ordres d'états, à ma voix appelés,  
 Dans mon palais d'Upsal se trouvent assemblés ;  
 Là, je m'expliquerai.

OXENSTIERN

Bien, ma fille.

CHRISTINE

Mon père,

Allons supplier Dieu que ce jour soit prospère :  
 Dans son temple venez prier à deux genoux,  
 Car Dieu seul est puissant ! – Vous, messieurs, suivez-  
 [nous

(Tous les courtisans sortent. Monaldeschi reste  
 le dernier et va vivement à Paula.)



SCÈNE II  
MONALDESCHI, PAULA

MONALDESCHI

Sur le premier vaisseau voguant pour l'Italie,  
Vous partirez, Paula.

PAULA

Marquis, je vous supplie !

MONALDESCHI

Vous partirez !...

PAULA

Marquis, au nom du ciel, restez.

Oh ! je veux vous parler un instant, écoutez,  
Écoutez-moi !

MONALDESCHI

J'écoute.

PAULA

Est-ce ma faute, dites,

Si l'effroi m'arracha ces paroles maudites ?

Je vous avais cru mort ; quand je rouvris les yeux,

Je vous revis vivant. – Oh ! mon cœur trop joyeux

D'un bonheur aussi grand ne put porter la charge ;

Mon sein pour l'enfermer n'était pas assez large !

Il devait s'exhaler en paroles, en cris,

Et pour ce crime, – toi, – c'est toi qui me proscris !

MONALDESCHI

Pourquoi me suivre ici ?

PAULA

Pourquoi ! – Pourquoi mon âme

S'en va-t-elle avec toi quand tu t'en vas ?

MONALDESCHI

Madame !

PAULA

Monaldeschi, pardonne. – Oh ! si je l'avais su,

Que le moindre soupçon en dût être conçu,

Oui, je serais restée, et triste et résignée,  
 De mon Monaldeschi tout le jour éloignée,  
 Tout le soir, sans d'un mot accuser sa rigueur,  
 Comptant chaque seconde aux élans de mon cœur ;  
 Puis, lorsque tu serais rentré, sur ton visage  
 Du sort qui m'attendait épiant le présage,  
 J'aurais ri, si j'avais vu ton front éclairé,  
 Et, si je l'avais vu triste, j'aurais pleuré !...

MONALDESCHI

Oui, Paula, vous m'aimez, je le crois...

PAULA

Quel blasphème !

Tu le crois ! tu n'en es pas certain ! – Mais je t'aime  
 Comme au jour où mon cœur, cédant à tous tes vœux,  
 Se fondit en amour dans mes premiers aveux ;  
 Comme au jour où, glissant de ta lèvre à mon âme,  
 Ton baiser dévorant passa comme une flamme ;  
 Comme au jour où, pour toi désertant mon pays,  
 Ma mère et mon devoir furent tous deux trahis.  
 Eh bien, souffrant par toi, pour toi, quelquefois ai-je,  
 Sous ce ciel nébuleux et sur ce sol de neige,  
 Ai-je, par un soupir, par un mot, regretté  
 Mon ciel brillant et pur et mon sol enchanté ?  
 Suis-je – lorsque j'appris qu'aux anges réunie,  
 Ma mère, dont j'avais fait la longue agonie,  
 Était, dans sa douleur et dans son abandon,  
 Morte sans prononcer sur moi le mot pardon, –  
 Suis-je venue en pleurs et d'une voix amère  
 Te dire : « Tu m'as fait maudire de ma mère ?... »

MONALDESCHI

Non, tu fus bonne et douce.

PAULA

Et, lorsque de ta main

Je reçus ces habits, et que, sans examen,

Je les mis, t'ai-je dit ce que souffrait mon âme ;  
 Que je devinais tout... qu'aux regards d'une femme,  
 C'était pour me cacher que ton soin déguisait  
 Mon sexe ? Et dans mon cœur l'enfer me le disait  
 Pourtant ! – Non, dans ce cœur palpaient mes blessures,  
 Et le sourire encor recouvrait mes tortures,  
 Et mes accents joyeux te dérobaient mes maux,  
 Quand j'aurais tout donné pour pleurer à sanglots !  
 Mon Dieu !...

MONALDESCHI

Je t'aimais, oui, – Paula, je t'aime encore ;  
 Mais ne comprends-tu pas quel espoir me dévore ?  
 Quand à Stockholm, au sein d'une autre nation,  
 J'apportai les projets de mon ambition,  
 J'étais loin d'espérer que jamais souveraine  
 Daignerait m'accueillir sous son manteau de reine :  
 Elle l'a fait ! Sais-tu ce que peut être un jour  
 L'homme qui de Christine aura surpris l'amour ?  
 Cet homme, eh bien, c'est moi : chaque jour, enlacée  
 Dans mes mille replis, je la tiens plus pressée ;  
 Un pas encore, et maître et roi publiquement,  
 Je m'assieds sur le trône à ma place d'amant.  
 N'as-tu pas entendu ? maintenant, elle implore  
 La grâce du Seigneur ; mais le nom qu'elle adore  
 Pour elle vibrera jusque dans le saint lieu,  
 Et la voix de son cœur sera la voix de Dieu.  
 Tu parles de douleur, tu parles de torture :  
 Pour oser en parler, aurais-tu d'aventure  
 Vu, découvert à nu le cœur d'un favori,  
 Quand pendant un long jour à tout il a souri ?  
 Ô mon Dieu ! qu'est-ce donc que le bras qui nous  
 [pousse ?  
 Quand notre vie aurait pu passer libre et douce,  
 Marcher dans cet enfer, où des démons, riant,

Nous suivent pas à pas d'un regard flamboyant ;  
 Monter aux flancs roidis d'une montagne aride,  
 Sans que rien en chemin nous soutienne ou nous guide ;  
 Ne s'arrêter jamais qu'afin de ramasser  
 Un cordon qu'on ne peut prendre sans se baisser ;  
 Sentir trembler sous soi, de sa fortune esclave,  
 Un sol mouvant pétri de cendres et de lave ;  
 Monter, monter encor, toujours, – et n'oser pas  
 Se retourner jamais pour regarder en bas,  
 De peur qu'épouvanté des hauteurs où nous sommes,  
 Nous ne retombions nous briser parmi les hommes.

PAULA

Ah ! j'ignorais qu'il fût des supplices si grands.  
 Oui, tu l'avais bien dit, c'est affreux ! je comprends...  
 Eh bien, puisque c'est moi qui suis la plus heureuse,  
 Laisse-moi soutenir ta marche aventureuse.  
 Pour te faire oublier les affronts essuyés,  
 Il te faut à ton tour à fouler à tes pieds  
 Quelqu'un. – Ah ! garde-moi, je serai ta servante ;  
 Tout ce qu'une amour pure ou délirante invente  
 De bonheurs, oui, pour toi je les inventerai ;  
 Quand tu me maudiras, moi, je te bénirai ;  
 J'aurai des mots d'amour qui te guériront l'âme.  
 Garde-moi ! je consens qu'une autre soit ta femme ;  
 Je promets de l'aimer, d'obéir à sa loi ;

(Se jetant à son cou.)

Mais, par le Dieu vivant, garde-moi, garde-moi !...

MONALDESCHI

Non, la reine t'a vue et peut te voir encore,  
 Apprendre d'un seul mot ce qu'il faut qu'elle ignore.  
 Dans un sombre regard, j'ai vu Sentinelli  
 Fixer sur toi ses yeux de tigre : – j'ai pâli...  
 Pour que tu restes, – non, – trop de terreur m'assiége.  
 Si la reine voulait te voir, que lui dirais-je ?

PAULA

Oh ! n'est-ce que cela ? Partout où tu voudras,  
 Ne puis-je me cacher, moi ? Veux-tu ? Tu diras  
 Tout ce que ton esprit inventera. Qu'importe !...  
 Dis que je suis partie ou dis que je suis morte,  
 Si c'est mieux. – N'as-tu pas, dis-moi, dans ta maison,  
 Quelque coin, quelque tour, quelque étroite prison,  
 Sans issue au dehors, obscure, sans fenêtre,  
 Où jamais un rayon de soleil ne pénètre ?  
 J'y resterai toujours ; on ne pourra savoir  
 Où je suis, si je vis ; nul ne pourra m'y voir  
 Que toi ; tu me diras dans ma sombre demeure,  
 Quand tu seras sorti, si tu veux que je pleure,  
 Ou non ; – toi seul viendras me donner l'eau, le pain,  
 Et, quand tu m'oublieras, j'aurai soif, j'aurai faim !...

MONALDESCHI

Paula...

PAULA

Monaldeschi, vois mes pleurs sur mes joues,  
 Mes tourments oubliés, ceux auxquels tu me voues ;  
 Avant ces pleurs déjà tant de pleurs sont passés,  
 Que je ne suis plus belle aujourd'hui, je le sais.  
 Tu m'en veux, et pourtant c'est ton amour fatale  
 Qui m'a rendu l'œil sombre et m'a fait le front pâle.

(Se traînant sur ses genoux.)

Mon corps faible, en tes bras tant de fois soulevé,  
 À tes pieds se meurtrit, rampant sur le pavé ;  
 Veux-tu mon sang, mes jours ? Prends mon sang,  
 [prends mon âme ;  
 Ouvre avec ton poignard ma poitrine de femme,  
 Que j'y sente mon cœur entre tes mains broyé,  
 Et je souffrirai moins que je souffre. – Oh ! pitié !

MONALDESCHI, attendri

Paula !

PAULA

Pitié, mon Dieu !

MONALDESCHI, la relevant

Dis-moi... Voyons, écoute.

Si tu pouvais rester, je le voudrais sans doute.

PAULA, se jetant dans ses bras

Monaldeschi...

(On entend la cloche du temple où prie Christine.)

MONALDESCHI

Qu'entends-je ! – À la reine voilà

Dieu qui parle de moi.

(La repoussant.)

Vous partirez, Paula.

(Il sort.)

## ACTE DEUXIÈME

### CHARLES-GUSTAVE

*La salle du trône au palais d'Upsal.*

#### SCÈNE PREMIÈRE

CHRISTINE, entrant, suivie d'un huissier et d'un autre homme ; PAULA, cachée derrière un rideau

CHRISTINE, à l'huissier, qui lui remet une lettre  
(Lisant)

Donnez. « Charles-Gustave, à vos ordres rendu,  
Est au palais d'Upsal à l'instant descendu.  
Seize juin. » Est-ce tout ?

L'HUISSIER

Oui, Majesté.

CHRISTINE, montrant la seconde personne

Cet homme ?...

L'HUISSIER

Est votre architecte...

CHRISTINE

Ah ! monsieur, l'on vous renomme  
Pour votre promptitude et votre habileté.

L'ARCHITECTE

Reine !...

CHRISTINE

Un grand homme est mort. Il aurait mérité  
De ne point expirer sur la terre étrangère ;  
La terre où l'on naquit au cercueil est légère.  
Dans l'église d'Upsal, élevez son tombeau.  
Comme un tombeau de roi, je le veux grand et beau,  
Point d'éloges surtout dont le bon goût s'écarte ;  
Gravez-y seulement son nom : René Descartes...  
(L'huissier et l'architecte sortent ; tandis que Christine

les suit des yeux, Paula sort de derrière le rideau  
où elle était cachée, et se met à genoux.)

PAULA

Majesté ! Majesté !

CHRISTINE

Hein !... Que me voulez-vous,  
Enfant ?

PAULA

Oh ! Majesté, je suis à vos genoux.

CHRISTINE

Où vous ai-je donc vu, mon beau page ? Il me semble  
Que nous avons déjà dû nous trouver ensemble.

PAULA

Au palais de Stockholm, le jour...

CHRISTINE

Je me souviens.

Vous êtes au marquis, n'est-ce pas ? Allons, viens...  
Relève-toi... J'avais oublié cette histoire.

PAULA

Elle doit plus longtemps rester en ma mémoire,  
À moi...

CHRISTINE

Vous êtes donc au marquis ?

PAULA

Majesté,

Je ne suis plus à lui depuis...

CHRISTINE

En vérité,

Notre grand écuyer vous devait, que je pense,  
Pour votre dévouement meilleure récompense.  
Qu'avez-vous donc fait ?

PAULA

Rien.

CHRISTINE

Rien ?



PAULA

Rien, sur mon honneur !

Mais le marquis me craint.

CHRISTINE

Il vous craint ?

PAULA

Son bonheur

Dépend d'un grand secret dont je suis seul le maître  
Avec lui.

CHRISTINE

Ce secret quel est-il ?

PAULA

Oh ! peut-être

Plus que je ne le suis devrais-je être discret ;  
Car vous aussi, madame, êtes de ce secret.

CHRISTINE

Çà, mon fils, la harangue est bien mystérieuse.  
De savoir nos secrets nous sommes curieuse :  
Expliquez-vous donc vite...

PAULA, laissant tomber sa tête dans ses mains

Oh ! je l'avais bien dit

Que vous vous fâchiez... C'est que je suis maudit...

CHRISTINE

Non. Voyons, qu'est cela ?... Cette crainte est trop forte ;  
D'avance, quel que soit ton tort, peu nous importe.  
Nous t'absolvons.

PAULA

Eh bien, madame, vous savez

Qu'à Stockholm, tous les deux, nous sommes arrivés  
D'Italie... ensemble.

CHRISTINE

Oui, je le sais.

PAULA

Et peut-être

Vous a-t-il dit aussi qu'excepté lui, mon maître,

Au milieu de ce monde auquel j'ai dit adieu,  
Je n'avais d'autres espoir que dans la tombe et Dieu.

CHRISTINE

Je le sais, vous n'avez plus ni père ni mère.

PAULA

Jugez donc si jamais douleur fut plus amère  
Que la mienne, aussitôt qu'il m'eut dit qu'il fallait  
Que je partisse !

CHRISTINE

Vous, le quitter ?

PAULA

Qu'il voulait

Que d'un exil sans fin ma faveur fût suivie,  
Et que je ne devais le revoir de ma vie !

CHRISTINE

À quelle occasion vous a-t-il dit cela ?  
Voilà ce que je veux savoir...

PAULA

C'est que voilà

Ce que je n'ose dire, à vous.

CHRISTINE

Miséricorde !...

Vous me criez merci, d'avance je l'accorde,  
Sans demander pourquoi vous voulez ce pardon ;  
Et puis vous hésitez ?... Mais, vrai-Dieu ! parlez donc !

PAULA

Eh bien, vous comprenez que, n'ayant que mon maître,  
Ne le quittant jamais... je devais le connaître  
Comme je me connais, et que tout sentiment  
Qui frappait sur son cœur, presque au même moment  
Retentissait au mien; c'est ainsi que mon âme

(Christine fait un mouvement.)

Devina qu'il aimait, avant mes yeux. – Madame,  
Je vous l'avais bien dit ; – mais, si vous le voulez,  
Je puis me taire encor. Dites un mot...

CHRISTINE

Parlez !...

PAULA

C'est ainsi que, voyant sa tristesse croissante,  
Je sus que son amour serait longue et puissante ;  
Ainsi je devinai, voyant moins soucieux  
Son front, que sur la terre il espérait les cieux,  
Être aimé ! Son espoir bientôt fut de la joie,  
Il l'était ! Ces cheveux où votre main se noie,  
Madame, ne sont pas et plus beaux et plus noirs  
Que ceux qu'avec amour il baisait tous les soirs.  
Puis sa joie augmenta... c'était presque un délire...  
Il pleurait... et soudain se reprenait à rire...  
Un soir que je rentrais, je vis, oh ! sans chercher  
À le voir, un portrait !... Entendant s'approcher  
Quelqu'un, il le cacha... trop lentement encore ;  
Car c'était le portrait de celle qu'il adore.  
Ainsi que vos cheveux, les siens étaient ornés  
D'une couronne.

CHRISTINE, se soulevant sur son fauteuil.

Hein !

PAULA

Madame, pardonnez !

Tant de hardiesse aura récompense sanglante  
Peut-être... Vengez-vous...

CHRISTINE, souriant

Étais-je ressemblante ?

PAULA

Oh ! oui !... car ce portrait, objet de tant d'ardeur,  
Fut, depuis qu'il l'obtint, nuit et jour sur son cœur.

CHRISTINE

Un vieux flatteur, enfant, pour mon âme attendrie,  
N'aurait pas inventé meilleure flatterie  
Que ce que tu dis là... Tu veux donc d'un seul coup

Avoir beaucoup de moi ?

PAULA

Reine... oui, je veux beaucoup,  
 Car je n'ai pas tout dit. Le jour où vous promîtes  
 De choisir un époux, aujourd'hui même, dites  
 Avez-vous oublié que, dans son cœur d'amant,  
 Chaque mot pénétrait et tremblait sourdement,  
 Comme un stylet lancé par une main trop sûre  
 Frappe à fond, et longtemps tremble dans la blessure ?  
 Voilà ce qu'il souffrit... Et, le soir, en rentrant,  
 Cet homme heureux hier, aujourd'hui délirant,  
 De son amour cessa de me faire mystère ;  
 Me dit tout, puis pensa qu'il eût dû tout me taire,  
 Et que me mettre en tiers dans un secret royal  
 Était affreux, fûssé-je un confident loyal.  
 C'est alors qu'il voulut, peut-être avec justice,  
 Que de Stockholm pour Rome à l'instant je partisse.  
 J'implorai... Pour garant, j'offris mon sang, mes jours,  
 S'il cessait de vouloir... mais il voulut toujours.  
 Alors je me sauvai, fou, délirant, stupide ;  
 Puis, à travers le front comme un éclair rapide,  
 Un espoir me passa ; je sentis qu'il fallait  
 Partir, et je me dis : « Si la reine voulait,  
 Je ne partirais pas ; qu'elle veuille, et, fidèle  
 À l'ordre qui, pour moi, vers lui descendra d'elle  
 Monaldeschi pourra ma rattacher à lui. »  
 Je vous suivis partout... mais ce n'est qu'aujourd'hui  
 Que j'eus ce grand bonheur de voir ma souveraine,  
 Pour tomber à ses pieds que je supplie... ô reine !...

CHRISTINE

L'homme qu'un autre homme aime et peut aimer ainsi,  
 Doit être grand et bon... Viens, mon enfant, merci !  
 Je l'ignorais encor, tu me l'as fait connaître.  
 Oh ! non... tu ne dois pas, enfant, quitter ton maître.

Garde-nous les secrets confiés à ta foi ;  
J'accueille ta prière en t'attachant à moi.

PAULA

À vous, madame, à vous ! vous vous trompez, je pense ?

CHRISTINE

Non, ton amour pour lui mérite récompense ;  
Le marquis t'en doit une, et je veux l'acquitter.  
Reste donc avec moi pour ne le plus quitter.

PAULA

Mais...

CHRISTINE

Assez. Qu'est cela ? Ton nom ?

PAULA

Paulo.

CHRISTINE

Ton âge ?

PAULA

Quinze ans.

CHRISTINE

Paulo, je vais te charger d'un message  
Secret... Charles-Gustave arrive en ce moment  
Dans ce château d'Upsal ; vers cet appartement,  
Sans que personne ici vous entende ou vous voie,  
Tu pourras l'amener. Cette secrète voie,  
En tournant le palais, à sa chambre conduit ;  
Tu prendras un flambeau, car tu vois qu'il fait nuit  
Dans ce passage. – Ah ! tiens, la clef de l'autre porte.

PAULA, à part, en sortant

Ai-je réussi ? – Non. Mais je reste. – Qu'importe !

SCÈNE II

CHRISTINE, seule

Oh ! que c'est un spectacle à faire envie au cœur,  
Que voir ce sentiment, de tout autre vainqueur,  
Cette ardente amitié qui soi-même s'oublie,

Et que mes courtisans appelleraient folie !  
Ce miracle du cœur, Monaldeschi, pour toi,  
Peut à la voix de Dieu naître ; – tu n’es pas roi.  
Que c’est une effrayante et sombre destinée,  
Que celle de cette âme au trône condamnée !  
Qui pourrait vivre, aimer, être aimée à son tour ;  
Qui, dans elle, sentait palpiter de l’amour,  
Et qui voit qu’à ce faîte où le destin la place,  
Tous les cœurs sont couverts d’une couche de glace,  
Comme au haut d’un grand mont le voyageur lassé,  
Part tout brûlant d’en bas, puis arrive glacé.  
Sans qu’un éclair de joie un seul instant y brille,  
User à le rider son front de jeune fille,  
Sentir une couronne en or, en diamant,  
Prendre place à ce front d’une bouche d’amant ;  
Marcher sur du velours, mais, partout où nous sommes,  
Sentir que nous marchons sur la tête des hommes ;  
Voir tous ceux sur lesquels nos pieds ne pèsent pas,  
Qui relèvent le front, et qui grondent tout bas ;  
Deviner, quand de près notre œil les examine,  
Sous chaque habit croisé, couvrant chaque poitrine,  
Une main qui se cache en cachant un poignard...  
César, Ladislas-Six, Henri-Quatre, Stuart !...  
La foule... flot bruyant qui mugit et qui roule,  
Dès qu’un trône s’élève, ou qu’un trône s’écroule,  
La foule, forte, immense, hydre aux cent mille pieds,  
Par qui passent les rois constamment épiés,  
Qui dans l’ombre sans cesse autour de nous tournoie,  
Nous suit de tous ses yeux, et dont chaque œil flamboie ;  
Se dresse devant nous à notre lit de mort,  
Et qui, si nous souffrons, soudain crie au remord ;  
Bourdonne pour troubler la royale agonie,  
Ne nous quitte pas même alors qu’elle est finie ;  
Et, sur la tombe fraîche où nous fuyons en vain,

Pour funèbre oraison, ne dit qu'un mot : « Enfin !... »  
 Voilà ce qu'est régner... À travers la vallée,  
 Courir en se jouant, bruyante, échevelée,  
 Vivre d'air, de bonheur, de joie ; à tout moment,  
 Rire avec des éclats ou pleurer librement ;  
 Choisir avec son cœur parmi tous un seul homme,  
 Qu'on aimera ; l'aimer ! – visiter Paris, Rome ;  
 Être seule avec soi... n'avoir pas toujours là,  
 L'histoire qui vous dit : « Ne faites pas cela. »  
 N'être plus d'aucun poids au mouvant équilibre  
 De ce monde... voilà ce que c'est qu'être libre !

(Elle entend du bruit et se retourne.)

(À Paula, qui entre.)

Le prince ?... Ah ! bien ! – Passez dans cet appartement,  
 Jeune homme, et laissez-nous...

(Paula sort.)

### SCÈNE III

CHRISTINE, CHARLES-GUSTAVE

CHARLES-GUSTAVE

Ô Majesté ! comment

Pourrai-je... ?

CHRISTINE

Écoutez-moi, la circonstance est grave,  
 Et j'ai de hauts desseins sur vous, Charles-Gustave.  
 Il m'a plu vous nommer un jour grand amiral,  
 Puis gouverneur d'Heilbronn, ensuite général  
 De mes troupes, puis duc, et puis encore prince  
 Palatin de Pologne, avec une province  
 À vous, et puis, enfin, présomptif héritier  
 Du trône, s'il advient qu'avec moi tout entier  
 Mon nom meure ; à la cour, pas un qui ne vous cède  
 Le pas, car je vous ai fait le second en Suède ;  
 Mais ce n'est point assez, et pour vous et pour moi ;

Il me plaît aujourd'hui que je vous fasse roi...  
Vous l'êtes !

CHARLES-GUSTAVE

Majesté, que votre auguste aïeule...

CHRISTINE

Il me plaît maintenant que vous me laissiez seule :  
J'irai vous retrouver quand il en sera temps.  
(Charles-Gustave entre dans l'appartement de Christine.)

SCÈNE IV

CHRISTINE, puis MONALDESCHI

(Christine sonne ; un page entre.)

CHRISTINE, au page

Appelez le marquis. – Marquis, je vous attends.

MONALDESCHI

Majesté, me voici, prêt à suivre ou transmettre  
Vos ordres.

CHRISTINE

Ce n'est point cela : venez vous mettre  
Ici. Pour vous parler, j'ai de fortes raisons !  
Asseyez-vous, marquis, sur ce siège, et causons.

MONALDESCHI, regardant autour de lui

Madame...

CHRISTINE

Nul ne peut nous voir ni nous surprendre,  
Quittez donc l'étiquette.

MONALDESCHI

Oh ! si j'ose comprendre,  
Vous daignez m'accorder un de ces doux moments  
Qui me feraient sourire au milieu des tourments  
Les plus affreux.

CHRISTINE

Marquis, toujours je vous écoute  
Avec joie, et pourtant le ciel sait que je doute...



MONALDESCHI

Vous doutez ? Ô mon Dieu ! dis-moi, pour rassurer  
 Le cœur aimé qui craint, par quoi faut-il jurer ?  
 Quel est le saint puissant, la puissante madone,  
 Qui, lorsqu'on jure en vain, jamais ne le pardonne ?  
 Dis-moi leurs noms, mon Dieu, car je veux aujourd'hui,  
 Pour rassurer son cœur, jurer par elle et lui !

CHRISTINE

Point de serments, marquis ; l'éclat qui m'environne,  
 Le feu des diamants que jette ma couronne,  
 N'a-t-il pas, dis-le-moi, de ton esprit vainqueur,  
 Plus ébloui tes yeux, que moi séduit ton cœur ?

MONALDESCHI

Ô Christine ! pourquoi me faire cette injure ?  
 Moi, t'aimer pour ton rang ? Oh ! non, je te le jure,  
 Que, quel que fût le rang que le ciel t'eût donné,  
 J'aurais aimé ton front même découronné,  
 Partout... Oui, si j'avais vu dans l'Andalousie  
 Tes yeux noirs à travers la verte jalousie,  
 J'aurais aimé tes yeux ! Le théorbe à la main,  
 Assise au fût brisé d'un vieux tombeau romain,  
 Chantant un chant d'amour, si je t'avais trouvée,  
 J'aurais aimé ton chant, car je t'avais rêvée !  
 Et, de mon vague amour éprouvant le pouvoir,  
 Je croyais te connaître avant que de te voir.  
 Oh ! oui, j'avais osé, dans mes songes de l'âme,  
 Créer un ange à moi sous des formes de femme ;  
 Il avait ce regard et ce sourire-là,  
 Et, lorsque je te vis, je me dis : « La voilà ! »

CHRISTINE

Que les yeux du Seigneur regardent dans ton âme  
 Si tu dis vrai, marquis ; car jamais une femme,  
 Dans son amour puissant, ne fera pour un roi  
 Ce que, reine, aujourd'hui, je vais faire pour toi !

Qu'on ouvre.

(On ouvre ; tous les courtisans entrent.)

Je reviens avec sceptre et couronne.

Attendez-moi, marquis.

MONALDESCHI

Où, reine ?

CHRISTINE

Au pied du trône.

(Le Marquis lui baise la main et va, lorsqu'elle est sortie,  
se placer le pied sur la première marche du trône.)

SCÈNE V

MONALDESCHI, tous les courtisans, puis CHARLES-GUSTAVE.

LA GARDIE, entrant avec le baron de Steinberg  
Avez-vous vu, baron ? il vient de déposer,  
Devant nous, sur la main de la reine un baiser ;  
Il ne se cache plus ; sa victoire est complète,  
Un baiser sur la main !...

LE BARON DE STEINBERG

Ce n'est pas d'étiquette,

J'en conviens.

LA GARDIE, à Sentinelli

Vous l'avez peut-être aussi vu, vous ?

SENTINELLI, d'un air sombre

Oui.

PIMENTEL

Guême, nous pouvons rendre grâce à genoux  
Au ciel. À nous servir je crois que Dieu s'applique.  
Le marquis sera roi ; c'est un bon catholique.

GUÊME

Mais d'où vient qu'on reçoit ici l'ambassadeur  
De Portugal ?

PIMENTEL

Celui de milord protecteur

S'y trouve bien.

OXENSTIERN, montant derrière le trône  
avec les trois autres vieillards

Amis, reprenez votre place  
Près du trône. Aujourd'hui, du fardeau qui vous lasse,  
À qui doit le porter nous remettrons le poids !  
Placez-vous, mes amis, pour la dernière fois.

LA GARDIE, à Sentinelli

Regardez donc, il a sur le velours du trône  
Déjà posé le pied.

SENTINELLI

Pour mettre la couronne,  
Dites-moi, croyez-vous, baron, qu'il ôtera  
Son chapeau, qu'avec nous il garde ?

LE BARON DE STEINBERG

Il le devra !

Les grands d'Espagne seuls, lorsqu'ils sont en présence  
Du roi, gardent le leur ; c'est un droit de naissance !

STEINBERG

Mon oncle, la comtesse Ebba doit-elle ici  
Accompagner la reine ?

LE BARON DE STEINBERG

Oui, sans doute.

STEINBERG

Merci !...

LE BARON DE STEINBERG

Elle est dame d'honneur. Beau titre !

STEINBERG

Oh ! peu m'importe !

(La porte de la reine s'ouvre ; un huissier paraît.)

SENTINELLI

Voilà sa royauté qui vient par cette porte ;  
Messieurs, à tout espoir il nous faut dire adieu !

L'HUISSIER, annonçant

Le prince palatin, Charles-Gustave.

MONALDESCHI, tressaillant

Dieu !...

L'héritier présomptif !...

SENTINELLI

Oh ! pour une couronne,

Ils sont deux maintenant. Un de trop !

LE BARON DE STEINBERG, s'avancant

Près du trône,

Altesse, l'étiquette a marqué votre rang.

CHARLES-GUSTAVE

J'y vais monter avec la reine.

MONALDESCHI, d'une voix sourde

Tête et sang !...

SCÈNE VI

Les mêmes, CHRISTINE, suivie du COMTE DE BRAHÉ,  
qui porte le globe royal, et du COMTE DE GORLZ,  
qui porte la main de justice.

L'HUISSIER

La reine !

CHRISTINE

À tous salut ! Que Dieu nous ait en garde ;

Car c'est nous aujourd'hui que le monde regarde.

Il tournera les yeux vers d'autres dès demain.

Prince Charles-Gustave, offrez-moi votre main,

(Elle monte quelques marches du trône.)

Et restez là. – Messieurs, ce jour aura, j'espère,

Un heureux résultat. – Le croyez-vous, mon père ?

LA GARDIE, s'inclinant

Reine, nous en avons tous la conviction.

CHRISTINE

Comte, nous acceptons votre démission

De grand trésorier.

LA GARDIE

Quoi ! j'aurais pu vous déplaire ?

CHRISTINE, à Steinberg

Je vous fais chevalier de l'Étoile polaire,  
Steinberg.

STEINBERG

Ô Majesté !

CHRISTINE

Vous avez le cordon

De l'Aigle de Suède.

STEINBERG

Ô madame !

CHRISTINE, après avoir jeté un regard autour d'elle

Qu'est-ce donc ?

Dans mon palais d'Upsal, l'envoyé de Bragance !  
Comte de Gondemar, c'est par trop d'arrogance.  
Bragance se méprend en nous traitant d'égal :  
Philippe-Quatre seul est roi de Portugal.

(À l'ambassadeur de Cromwell.)

Monsieur de Whitelock, dites à votre maître  
Que Christine aujourd'hui devant tous fait connaître  
L'alliance signée avec lui. – Pour milord,  
Vous lui direz, à lui, que je l'estime fort.  
Vous le voyez, messieurs, par sa faveur très-haute  
Dieu veut qu'en ce moment rien ne nous fasse faute.  
D'une durable paix je lui dois la douceur ;  
L'Angleterre nous aime et nous nomme sa sœur !  
À la Suède la France est toute dévouée ;  
Seul, l'empire est fidèle à la haine vouée  
Entre nous... Mais son aigle est faible et saigne aux flancs,  
Car le lion du Nord la secoue en ses dents ;  
Et, palpitante encor des dernières défaites,  
Un seul coup maintenant tranchera ses deux têtes.  
Quand mon père à Lutzen succomba triomphant,  
Éveillée en sursaut dans mon berceau d'enfant,  
Faible, je me levai ; j'avais quatre ans à peine.

Je regardai mon peuple. Il dit : « Voilà la reine ! »  
 Je grandis vite ; car, avec son bras puissant,  
 La gloire paternelle était là me berçant ;  
 Je grandis vite, dis-je, et j'endurcis mon âme  
 À ces travaux qui font que je ne suis point femme :  
 Je suis le roi Christine ! – Et, dites-moi, plus fort  
 Mon trône a-t-il pesé sur vous de cet effort ?  
 Non. Quand le ciel était noir et chargé d'orages,  
 Quand pâlissaient les fronts, quand pliaient les courages,  
 Je vous disais : « Enfants, dormez, le ciel est beau, »  
 Et je vous abritais sous mon vaste manteau ;  
 Mais, comme ce géant qui soutient les deux pôles,  
 J'ai courbé sous leur poids mon front et mes épaules.  
 Je voudrais maintenant, pour les jours qui viendront,  
 Relever mon épaule et redresser mon front,  
 Car je suis fatiguée. Eh bien, qu'un autre porte  
 La charge qui me lasse et me paraît trop forte.  
 Mon rôle est achevé. – Le tien commence ; – à toi  
 La couronne. – Salut, Charles-Gustave roi !  
 (Prenant le globe des mains de Brahé.)  
 Reçois de tes deux mains ce monde que j'y jette ;  
 Christine n'est plus rien que ton humble sujette.  
 Monte au trône, Gustave !

OXENSTIERN, tremblant

Ô reine ! écoute-nous  
 Avant que d'abdiquer... Comtes, ducs, à genoux !  
 (Aux vieillards.)

À genoux ! vous aussi, pour lui faire comprendre  
 Qu'aussi bas qu'elle croit elle ne peut descendre ;  
 Que, malgré son vouloir, tous les genoux plieront,  
 Et qu'elle doit toujours nous dépasser du front.  
 Seul je te parlerai debout, car je t'adjure !  
 Le plus vieux des vieillards, Christine, t'en conjure,  
 Renonce à ton dessein, c'est un dessein fatal !

Pour quitter tes Suédois, que t'ont-ils fait de mal ?  
 Crois-moi, plus d'une fois au pied du sanctuaire,  
 Charles-Quint, regrettant la pourpre sous la haire,  
 Et pleurant un exil qu'il s'était seul donné,  
 Sur le marbre frappa son front découronné...  
 Et tu ferais ainsi ? – Dans ta tête profonde,  
 Dis-moi, que comptes-tu mettre en place du monde ?  
 Tu le regretteras.

CHRISTINE

Mon père, embrassez-moi.

(On se relève.)

Merci !... merci !... – Salut, Charles-Gustave roi !  
 Ce n'est point le projet d'une ardeur insensée ;  
 C'est un projet longtemps mûri dans ma pensée,  
 Qui, longtemps combattu, s'accrut par cet effort,  
 Et qui vient d'en sortir plus constant et plus fort ;  
 Ne m'en parlez donc plus. – Brahé, viens à ta reine  
 Rendre un dernier devoir, où ta place t'enchaîne ;  
 Viens, Pierre de Brahé, comte et sujet loyal,  
 Détacher ma couronne et mon manteau royal.

LE COMTE DE BRAHÉ

Ôter votre manteau... moi ?... – votre diadème ?  
 Oh ! non, jamais.

CHRISTINE

Eh bien, je te les rends moi-même.

Des insignes royaux que Charles soit orné.

(On présente à Charles-Gustave la couronne sur un  
 coussin de velours ; il l'essaye et la remet sur le coussin ;  
 un grand de l'État porte le manteau royal.)

UN HÉRAUT D'ARMES, au peuple

Charles-Gustave, roi, vient d'être couronné.

Vive Charles-Gustave !

CHRISTINE, descendant deux marches  
 et prenant une attitude de suppliante

À mon tour, je désire

Dons et faveur ; veuillez me les octroyer, sire.  
De mes vastes États, que je quitte si beaux,  
Vous plaît-il m'accorder, sire, quelques lambeaux ?

CHARLES-GUSTAVE

Ordonnez.

CHRISTINE

Comme bien personnel, je demande  
Les îles de Gottland, d'Usedom, et d'Olande,  
Et d'Osel. – Je voudrais et Pole, et Nyckloster,  
Et Wolgast, et que nul ne me les pût ôter,  
Pas même vous. – Ces biens me suffiront pour vivre.

CHARLES-GUSTAVE

Vous les avez.

CHRISTINE

J'entends que l'on me laisse suivre  
Par tous ceux qui voudront s'en aller où je vais,  
Et partager mon sort, qu'il soit bon ou mauvais ;  
(D'une voix forte.)

J'entends avoir sur eux droit de justice haute ;  
Et, quelque que soit le roi dont je devienne l'hôte,  
Il n'aura rien à faire aux gens de ma maison,  
Et j'y pourrai punir de mort la trahison.

CHARLES-GUSTAVE

Vous en aurez le droit.

CHRISTINE

Maintenant, je désire  
Que vous alliez au temple et rendiez grâce, sire,  
Au Seigneur, qui m'a dit : « Fais de Gustave un roi ; »  
Et que vous y priiez pour l'État et pour moi.

CHARLES-GUSTAVE

Je m'y rends.

CHRISTINE

Cependant, ceux pour qui la fortune  
D'une ex-reine n'est pas tout à fait importante,  
Dans un quart d'heure au plus me trouveront ici.



Nous partons aujourd'hui, messieurs.

SENTINELLI

Reine, merci.

STEINBERG, à Ebba

Un mot, madame. Auprès de notre souveraine  
Restez-vous ?

EBBA

Oui, monsieur ; partout je suis la reine.

STEINBERG

Bien.

EBBA

Mais quel intérêt de savoir où j'irai  
Avez-vous ?

STEINBERG

Un très-grand.

OXENSTIERN, descendant et baisant la main de Christine

Ma fille, j'en mourrai.

(Tout le monde sort. Christine reste en haut des degrés du trône ;  
Monaldeschi, en bas. On entend au dehors la foule crier.)

LE PEUPLE

Vive le roi !

CHRISTINE

La foule à son tour l'environne.

On dit : « Vive le roi ! » C'est « Vive la couronne ! »  
Qu'il faudrait dire. – Eh bien, à quoi donc pensons-nous ?  
C'est Christine, marquis ; la reconnaissez-vous ?

MONALDESCHI

Oh ! madame...

CHRISTINE

La reine aux cieux est remontée ;  
Mais la femme qui t'aime est près de toi restée.  
Mon diadème d'or contrariait tes vœux,  
Quand tu voulais passer ta main dans mes cheveux.

MONALDESCHI

Oui, vous m'avez compris, et je vous en rends grâce...

(À part.)

Qui m'eût dit que j'aurais envié ta disgrâce,  
Magnus de la Gardie !

CHRISTINE

Allons, marquis, adieu !

Vous savez que se vont rassembler en ce lieu  
Ceux qui suivent mon sort malheureux ou prospère ;  
Je n'aurai pas besoin de vous presser, j'espère !

(Christine sort ; Monaldeschi lui baise la main,  
et, en se retournant, aperçoit Paula.)

SCÈNE VII

MONALDESCHI, PAULA

MONALDESCHI

Paula !... Rêvé-je donc ?... Paula, que faites-vous  
Ici ?

PAULA

J'attends qu'on parte.

MONALDESCHI

Et tu pars avec nous ?

PAULA

Oui.

MONALDESCHI

Tu pars ?

PAULA

Oui.

MONALDESCHI

Tu pars, dis-tu ?

PAULA

Je pars, te dis-je.

T'accompagner en France, est-ce donc un prodige ?

MONALDESCHI

Par ordre de la reine, avec elle, Paula,  
Ses gens seuls partiront.

PAULA

Eh bien donc, me voilà !

Puisqu'il faut qu'à quelqu'un toujours je m'asservisse,  
D'aujourd'hui, pour le sien, j'ai quitté ton service ;  
Voilà tout. – Ah ! tu crois qu'on peut impunément  
Trahir qui nous a cru sur la foi du serment ;  
Qu'à sa suite l'on peut traîner la jeune fille  
Qui pour nous a perdu pays, honneur, famille,  
La livrer au mépris de ce monde insultant,  
Et qu'elle s'en ira, quand on dira : « Va-t'en » ?  
Oh ! que non pas ! – Je suis l'ombre de ta maîtresse ;  
Comme un remords vivant, devant toi je me dresse.  
Marquis, tu m'as fait prendre un chemin hasardeux ;  
Mais, quelque part qu'il mène, il nous mène tous deux ;  
Quelque part que tes yeux se détournent, mon ombre  
Toujours à l'horizon passera triste et sombre,  
Et, sur la tombe ouverte au bout de ton chemin,  
Tu me retrouveras pour te donner la main.  
C'est bien : de ton stylet tourmente la poignée ;  
Mais, lorsque par la mort tu m'auras éloignée,  
Tes soins seront sanglants et seront superflus.  
Tu me sentiras là, quoique je n'y sois plus ;  
Et mieux vaut voir sortir, crois-moi, quand la nuit tombe,  
Un poignard du fourreau qu'un spectre d'une tombe.  
Tu pensais que mon cœur, comprimé par l'effroi,  
N'oserait éclater ?...

MONALDESCHI, apercevant Sentinelli qui entre  
Sentinelli ! – Tais-toi.

SCÈNE VIII

Les mêmes, SENTINELLI, puis STEINBERG  
et EBBA, puis CHRISTINE.

SENTINELLI

Vous êtes prêt, marquis ?

CHRISTINE

MONALDESCHI

Oui, comte.

SENTINELLI

Bien !

MONALDESCHI

Sans doute.

Vous venez avec nous ?

SENTINELLI

Certes, sans qu'il m'en coûte ;

Et ce n'est pas à vous à le trouver mauvais :

Nous sommes vieux amis ; où vous allez, je vais.

CHRISTINE, entrant

Vous êtes cinq en tout ; – cortège respectable

Pour une majesté d'hier. – J'ai sur ma table

Oublié mon écrin ; allez me le quérir,

Paulo. – Voyons, messieurs, nous allons donc courir

Le monde, – et visiter d'abord Rome, la France

Après. – Déjà Cromwell, on m'en fait l'assurance,

Était très-bien pour moi ; mais, maintenant, c'est mieux :

Sans couronne, mon front blessera moins ses yeux.

Notre troupe est peu forte, – elle en sera plus vive.

Allons, partons, messieurs, et qui m'aime me suive !

(Elle sort avec Ebba et Steinberg. Monaldeschi les suit ;

Paula sort du cabinet de la reine avec l'écrin.)

PAULA

Vous oubliez quelqu'un, marquis ; attendez-moi.

(Elle sort, entraînant Monaldeschi,

qui regarde Sentinelli resté derrière lui.)

SCÈNE IX

SENTINELLI, seul

Ne crains rien, me voilà. – Marquis, je suis à toi !

Crois-tu que le lion, prêt à saisir la proie

Qu'il poursuit un an, abandonne sa voie ?

Ne crains rien, me voilà... Trop longtemps comprimé,

Mon cœur dans son espoir est las d'être enfermé.  
Il est temps à la fin que le volcan s'allume,  
Depuis un an déjà qu'il mugit et qu'il fume.  
Il est temps qu'à la fin il rejette au dehors  
Sa haine qui bouillonne et surmonte ses bords.  
Sa haine, seulement, que chaque instant aggrave,  
Ne refroidira pas comme fait une lave.  
Tu veux fuir ton destin ; mais, jusqu'à ton trépas,  
À ton ombre attachés, mes pas suivront tes pas !  
(Il sort.)

## ACTE TROISIÈME

### CORNEILLE

*Un appartement du palais de Fontainebleau. Au fond, les portes de la chambre à coucher de la reine ; à gauche, une porte latérale conduisant aux appartements de Monaldeschi.*

#### SCÈNE PREMIÈRE

MONALDESCHI, sortant de l'appartement de la reine ;  
PAULA, debout, appuyée contre la porte  
de l'appartement de Monaldeschi.

MONALDESCHI

Encor ?

PAULA

Toujours.

MONALDESCHI

Paula !

PAULA

Monaldeschi !

MONALDESCHI

Pourquoi

Me poursuivre ainsi ?... Dis ! que veux-tu donc de moi ?  
Parle.

PAULA

Je ne veux rien ; seulement, je suis l'ombre  
Que le ciel à ton jour mêle pour qu'il soit sombre ;  
Le songe qui, la nuit, tourmente ton sommeil,  
Et la voix qui te dit : « Malheur ! » à ton réveil.

MONALDESCHI

Paula, depuis trois ans, je souffre ta démence ;  
C'est assez.

PAULA

C'est assez ?... De sa parole immense,

Au jour du jugement, où tu crieras merci,  
 Quand Dieu t'appellera, je dirai : « Me voici ! »  
 C'est assez ? Oh ! non, non...

MONALDESCHI, réfléchissant un moment, puis allant à elle  
 Eh bien, encor peut-être,  
 Si vous voulez, Paula, je puis faire renaître  
 Le bonheur dans les jours qui vous sont réservés.  
 Voulez-vous être heureuse encor, vous le pouvez.

PAULA

Serait-ce de ta bouche une ironie affreuse,  
 Que de me dire à moi : « Voulez-vous être heureuse ? »  
 Sous le poids des douleurs j'ai si longtemps plié,  
 Que, pour moi, le bonheur est un mot oublié.  
 Quand la lente infortune a creusé notre joue,  
 Sillonné notre cœur, crois-tu qu'on la secoue,  
 Comme le voyageur, de son chemin lassé,  
 Ferait d'un peu de poudre à ses pieds amassé ? –  
 Dis, cependant.

MONALDESCHI

Paula, je hais mon esclavage.  
 Porter toujours un masque, et jamais un visage  
 Me gêne ; et l'avenir, que d'ici j'entrevois,  
 Déjà sur mon présent pèse de tout son poids.  
 Lasse de son repos, Christine, qui conspire,  
 Sur elle ne me peut pardonner mon empire ;  
 Toujours un mot amer, un regard courroucé,  
 Soulèvent de son cœur mon amour repoussé ;  
 Et, pour se dérober à son propre anathème,  
 Elle verse sur moi le mépris d'elle-même.  
 Pour oublier les siens, elle me fait des torts ;  
 Il lui faut toujours là quelqu'un pour ses remords.  
 Le vieillard l'avait dit de sa voix solennelle,  
 Que l'heure du regret arriverait pour elle ;  
 Que manqueraient, un jour, cherchés par elle en vain,

La couronne à son front, et le sceptre à sa main.  
 Aussi, dans son ennui, maintenant que fait-elle ?  
 Souillant son avenir d'une tache immortelle,  
 Pour ressaisir un sceptre imprudemment quitté,  
 Christine sourdement conspire.

PAULA, avec indifférence

En vérité,

Je ne sais pas, marquis, ce que vous voulez dire.  
 Eh ! que me font, à moi, les débats d'un empire ?

MONALDESCHI

Mais ce n'est point à moi qu'ils importent si peu.  
 Tous ces débats de roi ne me sont point un jeu,  
 Qu'en leurs destins divers mon regard accompagne,  
 Sans qu'il soit inquiet de qui perd ou qui gagne ;  
 Je vis et je touchai le trône de trop près,  
 Pour m'en être éloigné sans d'éternels regrets.

PAULA

Eh bien, Monaldeschi, puisque Christine tente  
 D'y remonter, ton âme est, j'espère, contente ?

MONALDESCHI

Deux choses adviendront : ou Gustave saura  
 Qu'on conspire, et, dès lors, le complot échouera ;  
 Ou, conduit avec l'art que Christine possède,  
 Il la remplacera sur le trône de Suède.  
 Si Gustave est vainqueur, comme j'ai conspiré,  
 D'un exil éternel je puis être assuré.  
 Si Christine triomphe, à me perdre enhardie,  
 Je devine pour moi le sort de la Gardie ;  
 J'ai tout prévu. Magnus ne doit point à demi  
 De qui l'humilia s'être fait l'ennemi.  
 Une lettre par moi lui vient d'être adressée ;  
 J'y dénonce en détail l'espérance insensée  
 Que Christine a conçue, et j'y demande au roi,  
 À la cour de Stockholm, un refuge pour moi.



Pour tant de dévouement, le moins qu'il puisse faire  
 Est de me replacer dans mon ancienne sphère ;  
 La Gardie est chargé de régler avec lui  
 Ce que nous demandons tous les deux ; aujourd'hui  
 Ou demain, je reçois sa réponse peut-être.

PAULA

Vous avez oublié qu'on lit dans une lettre  
 Sans la décacheter. – Vous disiez vrai, l'enjeu  
 Est important, marquis : votre tête est au jeu.

MONALDECHI

Mes mesures, je crois, ont été trop bien prises  
 Pour que je me fatigue à craindre des surprises.  
 Adressée à Christine, une lettre viendra ;  
 Mais c'est Sentinelli qu'elle dénoncera.  
 Lors de Fontainebleau je m'éloigne sur l'heure ;  
 Puis, une fois parti, que Sentinelli meure  
 Ou vive, peu m'importe !

PAULA

Et dans quel intérêt  
 Me mettez-vous, marquis, d'un aussi grand secret ?

MONALDESCHI

J'ai besoin de quelqu'un qui d'un mot me comprenne,  
 Lorsqu'il en sera temps, qui sorte et qui m'amène  
 Les chevaux qui d'ici me doivent emporter,  
 Sans que sa longue absence ait droit d'inquiéter ;  
 Alors nous partirons, et, hors de sa présence  
 Une fois, mon amour et ma reconnaissance,  
 Ma Paula, te feront oublier tes tourments.  
 Tu me retrouveras tel qu'autrefois.

PAULA, le regardant

Tu mens !...

N'importe, l'on ne peut trahir sa destinée :  
 La mienne est à la tienne à jamais enchaînée.  
 Compte sur moi.

MONALDESCHI, avec joie

Paula, de mes biens la moitié

Est à toi, ma Paula.

PAULA, le repoussant

Vous me faites pitié.

SCÈNE II

Les mêmes, STEINBERG et EBBA, entrant d'un côté,  
appuyés sur le bras l'un de l'autre ;  
SENTINELLI, entrant du côté opposé.

SENTINELLI

Ah ! monsieur de Steinberg, suis-je en retard ? la reine  
M'a-t-elle demandé ?

STEINBERG

Non.

EBBA

Notre souveraine

Repose encore ; hier, vous vous souvenez bien  
Que d'un double savant, grand théologien  
Elle a dans la soirée accueilli les hommages !  
Ils ont, sur le sanscrit et le culte des mages,  
Argumenté jusqu'à deux heures du matin

MONALDESCHI

C'était fort amusant.

EBBA

Oui, l'on parlait latin.

MONALDESCHI

Pour moi, j'ai de la reine admiré la harangue.

EBBA

Je ne vous savais pas si fort sur cette langue.

SENTINELLI

Un courtisan, madame ! eh ! que dites-vous donc ?  
Des langues en naissant ces messieurs ont le don.  
Et, lorsque, par hasard, quelquefois il arrive  
Que des mots prononcés d'une façon plus vive

Intimident l'un d'eux au point que vainement  
 Il cherche quelle langue on parle en ce moment,  
 En efforts maladroits bien loin de se confondre,  
 Il s'incline plus bas, et c'est encor répondre.

MONALDESCHI

D'un tel propos, monsieur, je puis me plaindre

SENTINELLI

À qui ?

MONALDESCHI

À la reine, monsieur...

SENTINELLI

Seigneur Monaldeschi,  
 J'ai, d'un propos amer quand mon âme est frappée,  
 Ma confidente aussi.

MONALDESCHI

Laquelle ?

SENTINELLI

Mon épée.

### SCÈNE III

Les mêmes, CHRISTINE ; un huissier, annonçant : LA REINE.

CHRISTINE, entrant

À tous salut ! Qui donc peut, ici, s'il vous plaît,  
 Me dire, d'entre vous, messieurs, l'heure qu'il est ?

STEINBERG

Neuf heures.

CHRISTINE

Se peut-il que si tard on demeure  
 Dans un lit loin du jour. Mieux vaut, je crois,  
 [qu'on meure,  
 Que de cette manière exister à moitié.

MONALDESCHI

Mais nous avons besoin...

CHRISTINE

Mais nous faisons pitié.

MONALDESCHI

Madame, vous dormiez du sommeil de la gloire,  
Et le repos est doux après une victoire.

CHRISTINE

Que dit notre écuyer ?

MONALDESCHI

Il fait allusion

À vos combats d'hier, à la confusion  
Du savant qui vous vit résoudre ce problème,  
Qu'il pouvait rencontrer plus savant que lui-même.

CHRISTINE

Mon ennemi n'était rien moins que confondu,  
Et mon latin, je crois, est du latin perdu.  
Je n'ai pu du vrai texte entendre une syllabe ;  
Au lieu de ce latin, si j'avais su l'arabe...  
Mais ce n'est point ici l'heure de discuter.  
Avez-vous ce matin quelqu'un à présenter,  
Marquis ?

MONALDESCHI

Oui, deux Français, l'un fat, l'autre poète.

CHRISTINE

Eh bien, prévenez-les que, pendant sa toilette  
Christine jugera de leurs talents divers,  
Et que nous causerons de modes et de vers.

(Monaldeschi sort.)

(À Sentinelli.)

Monsieur le commandant de notre grande armée,  
Qui de douze soldats pour l'instant est formée,  
À notre grand lever, nous recevrons encor  
Les deux officiers qui font l'état-major.

(Sentinelli sort.)

Quant à toi, chère Ebba, je te garde la peine  
De charger de bijoux le front de ton ex-reine.  
Choisis ceux qu'elle doit supporter aujourd'hui ;  
Tous ces détails pour moi sont d'un mortel ennui.

EBBA

Ils ont trouvé parfois votre âme moins rebelle :  
 À Votre Majesté souffrez que je rappelle  
 Les soins qu'à sa toilette elle-même donna,  
 Lorsqu'elle prit le nom du comte de Dohna.

CHRISTINE

Ce n'était plus alors des vêtements de femme.  
 Dieu pour un autre sexe avait créé mon âme ;  
 Je sentais, sous l'habit d'un jeune cavalier,  
 Ma volonté plus libre et mon cœur plus altier.  
 Ainsi qu'à moi, Steinberg, il vous souvient peut-être  
 Du plaisir qu'à mes yeux vous avez vu paraître,  
 Lorsque, pour retomber sur le sol étranger,  
 Je franchissais joyeuse, et d'un pied plus léger,  
 Le ruisseau dont le cours a marqué la limite  
 Qu'au Danemark jadis la Suède avait prescrite ;  
 Et que, dans un transport soudain, je m'écriais :  
 « À tout jamais adieu, terre et ciel que je hais ! »  
 Eh bien, sous le ciel pur de France et d'Italie,  
 J'ai souvent regretté, dans ma mélancolie,  
 Cet air froid, ce ciel dur, ces horizons glacés,  
 Où s'effacent des monts l'un sur l'autre entassés ;  
 Ces vieux ifs que l'hiver de ses frimas assiège,  
 Géants enveloppés dans leur manteau de neige ;  
 Et ces légers traîneaux, qu'en mon illusion,  
 Je vois glisser encor comme une vision.  
 Oh ! c'est qu'ils sont puissants sur notre âme attendrie,  
 Ces souvenirs lointains d'enfance et de patrie !  
 (Elle tombe dans une profonde rêverie,  
 et en sort tout à coup.)  
 Mais nous la reverrons bientôt, rassurez-vous.  
 En attendant, Ebba, demande mes bijoux.  
 Nos courtisans sont là ; pour leur troupe frivole  
 Le temple va s'ouvrir, il faut payer l'idole.

Venez ici, Steinberg, vous qui m'avez parfois  
Par votre dévouement rappelé mes Suédois.

## SCÈNE IV

Les mêmes, MONALDESCHI, SENTINELLI, CORNEILLE, LA  
CALPRENÈDE, deux officiers, le secrétaire GALDEMBLAD,  
PAULA, au fond ; deux femmes à la toilette de la reine.

## CHRISTINE

Venez, messieurs, venez ; de vous voir je suis fière ;  
Votre patrie aussi me fut hospitalière.  
Je ne l'oublierai pas, et je voudrais pouvoir  
Vous rendre cet accueil qu'elle crut me devoir.

LA CALPRENÈDE, avec un léger accent gascon  
Je viens, poète indigné, et chevalier profane,  
Comme jadis Cyrus à la cour de Mandane,  
N'osant envisager votre front glorieux,  
De peur que trop d'éclat n'éblouisse mes yeux.

## CHRISTINE

Depuis qu'il a perdu sa royale couronne  
L'éclat de notre front n'éblouit plus personne.

## LA CALPRENÈDE

Mais ce front, où le ciel imprima la grandeur,  
En perdant sa couronne, a gardé sa splendeur.

## CHRISTINE

Dites-le, c'est très-bien : mais, moi, je le dénie.  
(À Corneille.)

Et vous, que lisez-vous sur mon front ?

## CORNEILLE

Du génie.

## CHRISTINE

(À Monaldeschi.)

Oh ! j'accepte cela. – Voyez donc, cher marquis,  
C'est l'ombre d'une cour, c'est Stockholm en croquis.

## MONALDESCHI

Madame, en abdiquant la grandeur souveraine,

De tous les cœurs encor vous demeurez la reine ;  
Les arts son accourus sur vos pas protecteurs.

CHRISTINE

C'est une cour, Ebba : nous avons des flatteurs.  
De l'art du courtisan il a fait une étude,  
Et vous voyez l'effet d'une vieille habitude.  
Vous ne me flattez pas, vous, Steinberg.

STEINBERG

J'en conviens.

CHRISTINE

Vous êtes Français, vous ; mais ces Italiens,  
L'idiome mielleux qui détrempe leurs âmes  
Semblerait fait exprès pour un peuple de femmes.  
D'énergiques accents ont peine à s'y mêler.  
Un homme est là, l'on croit qu'en homme il va parler :  
Il parle, on se retourne, et, par un brusque échange,  
À la place d'un homme, on trouve une louange.

(À la Calprenède)

Que si je comprends bien, monsieur jadis brillait  
Parmi les beaux esprits de l'hôtel Rambouillet ;  
Là s'assemblait la fleur de la littérature :  
Bois-Robert, Desmarets, Benserade, Voiture.

LA CALPRENÈDE

Vous oubliez leur chef, l'immortel Scudéri,  
Docteur en doux parler, maître en style fleuri.

CHRISTINE

Ah ! vous le connaissiez ? Faites-moi donc entendre  
Ce que signifiait son royaume de Tendre.

LA CALPRENÈDE

C'était, sur mon honneur, d'un goût délicieux,  
J'en ai le plan, daignez y reposer les yeux.

CHRISTINE

Voyons.

LA CALPRENÈDE, déroulant une carte

D'abord, le Tendre était une contrée

Des vulgaires amants tout à fait ignorée,  
 Sise sous un ciel pur dans un pays charmant,  
 Que traverse en entier le fleuve Sentiment.  
 De ce fleuve suivez la course vagabonde ;  
 À sa source, d'abord il baigne de son onde  
 Le village isolé de Douce-Émotion.  
 Vous voyez son pendant Tendre-Sensation ;  
 Vous pouvez distinguer sur le même rivage  
 Les hameaux Petits-Soins, Billets-Doux et Message ;  
 Ces hameaux dépassés, on va vite en un jour :  
 On pourrait les nommer antichambres d'amour.  
 En deux routes ici le pays se divise :  
 L'une mène au castel d'Amoureuse-Entreprise ;  
 L'autre, dont vous pouvez comprendre la longueur,  
 Suit ce triste chemin que l'on nomme Langueur :  
 Souvent il aboutit au lac d'Indifférence ;  
 C'est le moins usité, l'autre a la préférence.

CHRISTINE

Eh bien, revenons-y.

LA CALPRENÈDE

Non loin de ce château,  
 Vous pouvez distinguer, au penchant d'un coteau,  
 Parfait-Contentement ; la forêt du Mystère  
 Y verse incessamment son ombre solitaire.  
 Heureux qui peut en paix, sous l'aile des Amours,  
 Aux regards envieux y dérober ses jours !  
 Mais, hélas ! il n'est point, pour une âme mortelle,  
 De jours longtemps sereins, ni de flamme éternelle ;  
 Et souvent de ce lieu, quand le Désir a fui,  
 On sort par deux chemins, le Caprice ou l'Ennui.  
 Eh bien, que dites-vous de la carte amoureuse ?

CHRISTINE

L'idée en est, monsieur, on ne peut plus heureuse ;  
 Mais j'y cherche un chemin oublié sans raisons.



LA CALPRENÈDE

Lequel ?

CHRISTINE

Celui qui mène aux Petites-Maisons.

LA CALPRENÈDE

Nos héros, qui n'ont plus de têtes si légères,  
 S'ils sont trahis, se font ou bergers ou bergères.  
 Les Petites-Maisons, vous le voyez donc bien,  
 Dès qu'il n'est plus de fous, ne serviraient à rien.

CHRISTINE

C'est juste. Oh ! que ne puis-je ici voir réunie  
 Cette troupe savante école du génie,  
 Où, près de Pavillon, Bois-Robert, Desmarests,  
 Sans doute vous brillez, *primus inter pares*.

LA CALPRENÈDE

Sans prétendre à l'éclat de tant de renommée,  
 On y tenait, madame, une place estimée.  
 Mes ouvrages divers, empreints de leurs couleurs,  
 Peuvent être cités, et lus après les leurs.  
 De mes romans surtout le public idolâtre  
 A vraiment dévoré *Cassandra* et *Cléopâtre*.  
 Pardon si je parais en faire quelque cas,  
 Mais je serais le seul qui ne les louerai pas.

CHRISTINE

Quoi ! vous êtes l'auteur...? Que Dieu me soit en aide,  
 Si nous ne possédons monsieur la Calprenède.

LA CALPRENÈDE

De Votre Majesté mon nom serait connu ?

CHRISTINE

Et dans quel lieu ce nom n'est-il pas parvenu ?  
 Il n'est pas un écho si lointain qu'il n'éveille.

(À Corneille.)

Et vous, monsieur, comment vous nommez-vous ?

CORNEILLE

Corneille.

CHRISTINE, se levant

(À sa suite.)

Corneille ! – Inclinez-vous devant le vieux Romain.

(Allant à lui.)

Me ferez-vous l'honneur de me baiser la main ?

Et quel guerrier, quel roi, sous son souffle magique,

Ranime maintenant votre muse tragique ?

Ils sont bien grands, les traits que sa main dessina ;

Que faire après *le Cid* et *l'Horace* ?

CORNEILLE, avec modestie

*Cinna.*

CHRISTINE

Quel est donc ce sujet ?

CORNEILLE

Par un titre plus juste,

Je devrais le nommer *la Clémence d'Auguste*.

CHRISTINE

Vous allez par ce choix courir plus d'un hasard.

Moi, j'ai bien du mépris pour ce premier César ;

Il devint généreux quand Rome fut esclave,

Et dans Auguste encor je reconnais Octave.

Mais n'importe ! parmi tous vos fragments divers,

D'un fragment préféré dites-nous quelques vers.

CORNEILLE

Lasse d'un triple poids, c'est le moment où Rome

Commence à respirer sous le poids d'un seul homme.

Comme de l'univers, de lui-même vainqueur,

Auguste s'interroge et demande à son cœur

S'il doit punir Cinna, qui contre lui conspire,

Ou s'il doit à Cinna sacrifier l'empire.

CHRISTINE

Du trône redescendre au rang de citoyen

Est difficile ; Auguste y demeure, et fait bien.

CORNEILLE, après avoir dit  
quelques vers du monologue d'*Auguste*  
Madame, j'ai fini.

CHRISTINE

C'est beau.

MONALDESCHI

C'est admirable !...

CORNEILLE

Monsieur...

CHRISTINE

Oh ! laissez-le, c'est un mal incurable.  
Il croit toujours devoir, en courtisan adroit,  
Suer lorsque j'ai chaud, et trembler quand j'ai froid.  
(Regardant sa couronne.)  
Mais qu'aperçois-je donc ? Je crois, Dieu me pardonne,  
Qu'ils ont pour ma toilette apporté ma couronne.

EBBA

Madame, cette erreur...

CHRISTINE, la prenant

C'est elle, la voilà.

Regardez donc, messieurs ; connaissez-vous cela ?

CORNEILLE

À vos regards, madame, ainsi qu'à ceux du sage,  
D'or et de diamants ce n'est qu'un assemblage ;  
Mais en lui des grandeurs l'homme adore le sceau.

CHRISTINE, la rejetant

C'est un hochet royal trouvé dans mon berceau.

MONALDESCHI

L'objet que sous ce nom votre dédain désigne,  
Du plus profond respect n'en reste pas moins digne ;  
Et devant ce hochet nous nous humilions.

CHRISTINE

Je le crois bien, marquis, il vaut deux millions.

(Se levant.)

Pardon, messieurs, le soin de ma correspondance

M'oblige d'abrégéer mes heures d'audience.

LA CALPRENÈDE

Pour Votre Majesté j'ai pourtant mis au net  
Certain rondeau léger, certain galant sonnet.

CHRISTINE

Vous m'enverrez les vers dont le tout se compose,  
Sur beau papier vélin avec un ruban rose.

(À Corneille.)

Si vous restiez ici, j'aurais voulu ce soir  
Une seconde fois, monsieur, vous recevoir ;  
Mais près mon alchimiste il me faudra descendre  
Il m'a de beaucoup d'or déjà fait de la cendre ;  
Il doit enfin ce soir, quadruplant mon trésor,  
De la cendre à son tour me refaire de l'or.  
Vous sentez qu'il me faut voir une expérience  
Où la nature doit céder à la science.  
Mais, loin des importuns dont l'aspect nous gêna,  
Venez me voir demain, vous me lirez *Cinna*.

(À son secrétaire.)

Galdemblad, je renonce à votre ministère ;  
Le marquis aujourd'hui sera mon secrétaire ;

(À Monaldeschi.)

Conduisez ces messieurs, marquis, et revenez.  
Ah ! le courrier du jour ?

GALDEMBLAD

Le voici.

CHRISTINE

Bien, donnez.

Salut.

SCÈNE V

CHRISTINE, puis MONALDESCHI.

CHRISTINE, ouvrant le portefeuille  
Rome, Paris, Berlin, Stockholm et Londres

(Cherchant la signature.)

Stockholm d'abord. – Terlon. « De tout je puis répondre.  
Notre complot promet des succès assurés ;  
On n'attend plus que vous, et, quand vous le voudrez,  
Tout éclatera. » – Bien ! je suis donc à l'aurore  
De mon règne nouveau.

(Apercevant une autre lettre.)

Comment, Stockholm encore !

(Regardant l'adresse.)

C'est pour Sentinelli. Ces armes, ce cachet,  
Sont ceux de la Gardie. Eh ! mais on me cachait  
Qu'avec cet ennemi qu'exila ma vengeance  
Sentinelli jamais eût quelque intelligence ;  
Que peuvent-ils s'écrire ? Eh bien, on le saura.  
Ce courrier sous mes yeux seulement s'ouvrira ;  
Moi-même, je le veux remettre à son adresse.  
On vient.

(Cachant la lettre adressée à Sentinelli et  
donnant à Monaldeschi la lettre de Terlon.)

C'est vous ?... Lisez, ceci vous intéresse,  
Marquis ; car je connais votre amitié pour nous.

MONALDESCHI, après avoir lu

Cet espoir qu'il vous donne à mon cœur est bien doux.  
Et pourtant qui me dit qu'une fois sur le trône,  
Au milieu des honneurs dont l'orgueil l'environne,  
Vous daignerez encor ?...

CHRISTINE

Marquis, sur notre foi

Reposez-vous.

MONALDESCHI

Madame, il n'est rien là pour moi ?

CHRISTINE

Non, rien ; voyez plutôt. Rome : c'est du saint-père.  
Lisez et répondez. Dites-lui que j'espère  
Qu'il accomplit en paix sa sainte mission ;

Et demandez pour moi sa bénédiction.

MONALDESCHI, écrivant

Oui, madame.

CHRISTINE, continuant d'ouvrir ses lettres

De Louis ! Lisons. Il nous invite

À nous rendre à Paris : nous lui ferons visite.

Mais notre départ presse, et nous empêchera

D'assister au ballet où le roi dansera.

Berlin : c'est de Leibnitz ; encor quelque problème ;

Nous y réfléchirons et répondrons nous-même.

Londres : John Milton. Ah ! c'est ce savant docteur,

Secrétaire-greffier de milord protecteur.

De mes nouveaux projets déguisant le mystère,

Je voudrais maintenant visiter l'Angleterre.

Me le permettra-t-on ? Il faudrait à Cromwell

Envoyer un présent, mais je ne sais lequel.

Écrivons-lui toujours, je crains sa politique.

C'est trop d'être à la fois et reine et catholique :

Je l'entends m'opposer ou mon culte ou mon rang ;

Mais j'ai besoin de lui, son pouvoir est si grand !

Populaire tyran d'un peuple qu'il dit libre,

Il maintient par son poids l'Europe en équilibre,

Et jette aux souverains, immobiles d'effroi,

Comme un défi de mort, une tête de roi.

Il sait faire, de Charle essayant la couronne,

Du trône un échafaud, de l'échafaud un trône ;

Et, pour qu'un même objet puisse servir toujours,

Il change seulement la couleur du velours.

MONALDESCHI, apportant à Christine

la lettre qu'il vient d'écrire

Madame, j'ai fini. Je ne sais si le style

Vous conviendra : jugez.

CHRISTINE, signant sans lire

Non, non ! c'est inutile.

J'ai dans mon cabinet laissé mon sceau royal.

MONALDESCHI

Vous l'aurez à l'instant.

CHRISTINE

Merci, notre féal !

SCÈNE VI

CHRISTINE, seule.

Mon sceau royal ! au monde autrefois son empreinte  
 Inspirait le respect et commandait la crainte.  
 Je devrais maintenant, pour armes, sur le sceau  
 Faire empreindre une aiguille en regard d'un fuseau.  
 Sur le chemin des rois l'oubli couvre ma trace ;  
 Mon nom, comme un vain bruit, s'affaiblit dans l'espace :  
 Ce n'est plus qu'un écho par l'écho répété,  
 Et j'assiste vivante à la postérité.  
 Je crus que plus longtemps (mon erreur fut profonde)  
 Mon abdication bruirait dans le monde.  
 Pour le remplir encore, un but m'est indiqué :  
 Je veux reconquérir cet empire abdiqué.  
 Comme je la donnai, je reprends ma couronne,  
 Et l'on dira que j'eus le caprice du trône.

(Prenant sa couronne.)

Eh quoi ! ce faible poids a fatigué mon front,  
 Et d'une autre parure il a subi l'affront.  
 (La mettant sur sa tête et se regardant dans une glace.)  
 Il m'allait pourtant bien, ce brillant diadème !  
 Je me souviens du jour où le pouvoir suprême  
 Des mains de la régence entre mes mains passa,  
 Où, devant mon pouvoir, tout pouvoir s'effaça ;  
 Et bientôt je verrai, dans sa treizième année,  
 Décembre ramener cette grande journée.

(Monaldeschi entre.)

Peuple, sénat, armée, inclinés devant moi,

Jurent de reconnaître et de suivre ma loi ;  
Sur un trône d'argent, j'accueille leur hommage ;  
À respecter leurs droits à mon tour je m'engage ;  
Un cri d'amour répond à ce vœu solennel...

(Apercevant Monaldeschi.)

Grand Dieu ! Monaldeschi !...

(Arrachant la couronne et la posant sur la lettre au protecteur.)

De ma part, à Cromwell.



## ACTE QUATRIÈME

### SENTINELLI

*Un péristyle ; deux portes, un perron au fond.*

#### SCÈNE PREMIÈRE

MONALDESCHI, sortant du cabinet de la reine ;  
puis SENTINELLI.

#### MONALDESCHI

Tout me sert, et la reine, encor sans défiance,  
Prépare pour Cromwell mes lettres de créance.  
La France en fugitif devait me voir partir ;  
C'est en ambassadeur que je vais en sortir.  
Elle achève sa lettre et m'a dit de l'attendre...

(Se retournant.)

Quelqu'un ! – Sentinelli.

#### SENTINELLI

Que viens-je donc d'entendre ?

On dit ici que, près de milord protecteur  
Vous daignez accepter le rang d'ambassadeur.

#### MONALDESCHI

Que ce titre soit faible ou grand pour mon mérite,  
C'est le mien maintenant.

#### SENTINELLI

Je vous en félicite ;

Mais à Fontainebleau hâtez votre retour.

#### MONALDESCHI

Et pourquoi ?

#### SENTINELLI

Savez-vous quelqu'un, dans cette cour,  
Qui, par son dévouement ou par sa complaisance,  
Puisse faire à la reine oublier votre absence ?

MONALDESCHI

Celui sur qui jadis on me vit l'emporter,  
Quand je n'y serai plus, pourra se présenter.

SENTINELLI

N'importe, quel que soit ce serviteur fidèle,  
Ce n'est que de bien loin qu'il suivra son modèle.  
Saura-t-il, comme vous, par un geste élégant,  
Ramasser l'éventail ou présenter le gant,  
Régler tous les apprêts d'une cérémonie,  
Ordonner d'un repas la savante harmonie,  
À la reine qui sort amener son coursier,  
De sa galante main lui faire un étrier ?  
Pour moi, j'y reconnais toute mon impuissance.

MONALDESCHI

Oh ! prenez donc de vous meilleure connaissance.  
Quand j'obtins ma faveur, je vous vis autrefois,  
Pour me la disputer, faire valoir ces droits.

SENTINELLI

Oui ; mais, nous jugeant mieux que vous-même, la reine  
Vous a fait écuyer et m'a fait capitaine.  
Chacun dans son emploi prouve son dévouement,  
Le vôtre se consacre à son amusement :  
Il doit se borner là. – Moi, ma tâche m'appelle  
À des devoirs qui font moins ressortir mon zèle ;  
Et, quand sa voix me pousse à de sanglants débats,  
Vous dressez les chevaux sur lesquels je combats.

MONALDESCHI

S'il le fallait, monsieur, je prouverais, j'espère,  
Que jusqu'à d'autres soins s'étend mon ministère.

SENTINELLI

Tant mieux, marquis, tant mieux ! car le jour n'est pas  
[loin

Où de tous ses amis la reine aura besoin.  
On pourra distinguer alors dans la carrière

Lequel doit, de nous deux, demeurer en arrière ;  
 Et l'on saura juger qui, de vous ou de moi,  
 Craint le plus pour ses jours et garde mieux sa foi.

MONALDESCHI

La vôtre aura besoin de ce grand témoignage ;  
 Car sur elle bientôt quelque léger nuage...

SENTINELLI

Expliquez-vous, monsieur.

MONALDESCHI

La reine, je le crois,  
 Lorsqu'il en sera temps, s'expliquera pour moi.

SCÈNE II

Les mêmes, CHRISTINE, PAULA, tenant la lettre pour Cromwell.

CHRISTINE, qui a paru sur les derniers mots  
 échangés entre Sentinelli et Monaldeschi  
 Respectant jusqu'ici ma présence royale,  
 Vous saviez contenir votre haine rivale ;  
 Et, si je surprénais ses regards menaçants,  
 Vous me daigniez du moins épargner ses accents.  
 Messieurs, faudra-t-il donc, pour finir cette guerre,  
 Envoyer l'un en Suède et l'autre en Angleterre ?

SENTINELLI

À cet exil déjà l'un vient de consentir ;  
 L'autre n'attend qu'un mot pour rester ou partir.

CHRISTINE

Le marquis d'exilé n'emporte pas le titre :  
 De puissants intérêts nous le faisons l'arbitre ;  
 Et nous comptons prouver, à l'heure du départ,  
 Que de notre faveur il a gardé sa part.  
 Venez ce soir, marquis ; ma dernière audience  
 Vous fera preuve encor de notre confiance.  
 J'ai permis à Paulo de partir avec vous.

PAULA

Je suis prêt.

(Monaldeschi et Paula sortent.)

SCÈNE III

CHRISTINE, SENTINELLI.

CHRISTINE

D'exilé le titre est donc bien doux,

Comte ?

SENTINELLI

Pourquoi ?

CHRISTINE

Dès lors qu'on offre de le prendre,

C'est qu'en sa conscience on a le droit d'y prétendre,

Et que, d'un jugement calculant le péril,

Ainsi qu'une faveur on recevrait l'exil.

SENTINELLI

J'ai droit, quelle que soit la faveur qu'on m'impose

Avant de l'accepter, d'en connaître la cause,

Madame ; et dans mon cœur je sens trop de fierté

Pour que j'accepte moins que je n'ai mérité.

CHRISTINE

Nous serons juste alors ; mais je ne sais encore

Tout le prix que je dois à des soins que j'ignore.

Ce courrier seulement, en mes mains parvenu,

Me fixerait sur lui, si de son contenu

Vous vouliez bien, monsieur, me faire confidence.

SENTINELLI

Eh ! pourquoi donc la reine, en sa haute prudence,

De mon consentement tiendrait-elle à savoir

Ce que d'apprendre seule elle avait le pouvoir ?

Cette lettre par elle avait été surprise :

Il lui fallait l'ouvrir.

CHRISTINE

Vous m'avez mal comprise,

Monsieur, si vous pensez que mes yeux indiscrets

Sous le cachet sacré poursuivaient vos secrets.

Vainement mon regard avec quelques alarmes  
 Du traître la Gardie a reconnu les armes ;  
 Vainement mon esprit se dit, non sans raison,  
 Que cette seule lettre est une trahison :  
 C'était par vous, dussé-je en attendre ma perte,  
 Que j'avais décidé qu'elle serait ouverte.  
 Ouvrez-la donc, monsieur, et lisez à loisir ;  
 Puis, en nous la passant, vous nous ferez plaisir.

SENTINELLI, après avoir lu

En effet, elle annonce une étrange nouvelle ;  
 Vous ne vous trompiez pas, madame ; on y révèle  
 Un complot contre vous ; – mais votre jugement,  
 Au nom de son auteur s'est mépris seulement.  
 Lisez.

CHRISTINE

Monaldeschi !... – N'est-ce point une ruse  
 Que, pour perdre un rival...?

SENTINELLI

Lisez ; – lui seul s'accuse :

« Au comte la Gardie. »

CHRISTINE, lisant.

« Monsieur le comte,

» D'impérieux motifs me forcent à quitter le service de la reine Christine, et à me retirer en Suède sous la protection du roi Charles-Gustave ; j'ai pensé que le meilleur moyen de me l'assurer était de lui révéler le complot qu'elle trame contre lui ; veuillez mettre sous ses yeux les lettres ci-jointes : ce sont des copies de celles qu'elle a écrites aux différents princes qui doivent la seconder dans ce projet. – Si je connaissais un homme qui eût plus à se plaindre d'elle que vous c'est à lui que je me serais adressé.

» Comme un courrier peut être indiscret ou une lettre décachetée, je crois que le moyen le plus sûr est d'écrire à Christine pour accuser de la révélation que je vous fais, notre ennemi commun,

le comte Sentinelli. – Au premier mot que m'en dira la reine, je saurai qu'il est temps de me retirer sous la protection de notre auguste maître le roi Charles-Gustave.

» Le marquis JEAN DE MONALDESCHI.

» Fontainebleau, 5 octobre 1657. »

Et c'est mon ennemi

Qui me livre un complot tramé par mon ami !  
Celui que j'exilai me sauve !... – Ce mystère,  
Il avait intérêt pourtant à me le taire :  
Charles-Gustave auprès de lui l'avait placé.

SENTINELLI

Mais Gustave se meurt, madame : il s'est blessé,  
En tombant de cheval. – Cette lettre l'annonce ;  
À celle du marquis c'est, je crois, la réponse ;  
Elle m'est adressée.

(Lisant.)

« Je vous envoie, monsieur le comte, la preuve d'un horrible complot ourdi contre notre reine et contre vous, qui êtes un de ses plus fidèles serviteurs. Je ne réclame de vous pour seule récompense que de lui faire connaître que c'est à moi qu'elle doit cette révélation ; peut-être y puisera-t-elle la conviction de l'éternel regret que j'ai d'avoir encouru sa disgrâce. – Quant au moment, elle n'en pouvait choisir un plus favorable. Le roi s'est cassé la jambe en tombant de cheval, et les médecins désespèrent de sa vie.

» Le comte MAGNUS DE LA GARDIE.

» 20 octobre 1657. »

CHRISTINE

Ah ! je comprends enfin :  
Magnus du roi qu'il sert voit approcher la fin !  
Mais, en bon courtisan soutenant l'aventure,  
Il est déjà fidèle à sa reine future.  
Le soleil de Gustave atteint son horizon ;  
Du soleil de Christine il espère un rayon.

Favori par état, flatteur par habitude,  
 Il ne peut respirer qu'un air de servitude.  
 Quant à Monaldeschi, renfermant le secret  
 De son crime, je veux qu'il dicte son arrêt ;  
 À cet arrêt suprême il lui faudra souscrire,  
 Nous n'exécuterons que ce qu'il va prescrire.

(Montrant à Sentinelli son cabinet.)

De cet appartement suivez notre entretien,  
 N'en perdez pas un mot et n'en oubliez rien.  
 Sa bouche n'aura pas rendu de sons frivoles,  
 Et le vent n'aura pas emporté ses paroles.

(Sentinelli entre dans le cabinet.)

Holà ! quelqu'un !

(Un valet paraît.)

Allez leur dire qu'à l'instant,

Tous trois dans ce salon la reine les attend.

LE VALET

Mais qui ?

CHRISTINE

C'est juste ! Étrange effet de la pensée,  
 Qui d'arriver au but est toujours trop pressée,  
 Et par quelque vain mot veut au premier venu  
 Faire comprendre un sens d'elle seule connu !  
 Qui ? – Ma dame d'honneur ; mon premier gentilhomme ;  
 Puis cet Italien qui prend le titre d'homme,  
 Que j'ai fait tour à tour marquis, grand écuyer...

(Le valet sort.)

Et qui de mes bienfaits m'a si bien su payer !  
 Quelqu'un encor.

(Un autre valet entre.)

Gulrick, courez à l'abbaye,

Et songez qu'à l'instant je veux être obéie.  
 Demandez à parler à son supérieur :  
 C'est le père Lebel, le révérend prieur

Des Trinitaires.

GULRICK

Oui.

CHRISTINE

Dites-lui qu'on l'invite  
 À se rendre au palais, à s'y rendre au plus vite.  
 On voudrait confier un secret à sa foi.  
 Qu'il soit, en arrivant, introduit près de moi.  
 Allez !

(Gulrick sort.)

Sentinelli, vous pouvez tout entendre,  
 N'est-ce pas ?

SENTINELLI

Oui, madame.

CHRISTINE

Ils se font bien attendre !  
 Faut-il donc tant de temps, bon Dieu, pour prévenir  
 Trois personnes ? – Enfin ! je les entends venir.

#### SCÈNE IV

Les mêmes, EBBA, puis STEINBERG, MONALDESCHI et PAULA.

CHRISTINE, à Ebba

Te voilà seule, Ebba ?

EBBA

Seule.

CHRISTINE

Tant mieux ! Écoute.  
 Sur certain serviteur j'ai conçu quelque doute ;  
 En vous accusant tous, je veux sonder sa foi ;  
 De ce que je dirai, ne prends donc rien pour toi.

EBBA

Sur un doute, un instant, – Dieu vous garde, madame,  
 À d'injustes soupçons d'abandonner votre âme !  
 Les bienfaits dont nous a comblés votre bonté  
 Doivent vous garantir notre fidélité.



MONALDESCHI, entrant avec Steinberg et Paula  
Notre fidélité !... Sans doute que la reine  
Ne la soupçonne pas ?...

CHRISTINE

Non ; mais je suis en peine  
De comprendre comment des pensers, des secrets,  
Que je n'ai confiés qu'à des amis discrets,  
Qui devaient en sentir le poids et l'importance,  
D'un vol aussi léger franchissant la distance,  
Peuvent, d'un bout du monde à l'autre parvenus,  
Dans leurs moindres détails être sitôt connus.

MONALDESCHI, regardant Paula

Ah !...

CHRISTINE

D'une trahison que pourtant je soupçonne,  
J'ignore encor l'auteur et n'accuse personne.

MONALDESCHI, à Paula

La Gardie a parlé.

CHRISTINE, continuant

Mais il m'est bien permis  
De croire qu'elle part de l'un de mes amis.  
Vous êtes mes amis.

STEINBERG, montrant Ebba

Vous n'avez pu, je pense,  
De ma femme un instant soupçonner l'innocence ;  
Pour moi, ce crime affreux me fût-il imputé,  
Je me crois trop connu de Votre Majesté...

MONALDESCHI

Avec cet accent vrai l'innocence s'exprime.  
Non, l'on ne vous croit pas capable d'un tel crime ;  
Et peut-être pourrais-je, en ce doute pressant,  
Guider la reine... Mais accuser un absent...

CHRISTINE

Un absent, dites-vous, marquis ? C'est un prodige  
Comme le dévouement à coup sûr nous dirige !

Sur le coupable aussi j'ai bien quelque soupçon ;  
Pourtant j'hésite encore à prononcer son nom.

MONALDESCHI, vivement

Madame, cependant, il faut trouver le traître ;  
Je m'en remets au temps de le faire connaître ;  
Mais, une fois connu, que Votre Majesté,  
Loin d'elle repoussant tout conseil de bonté,  
Ne pardonne jamais cette sanglante injure,  
C'est ce dont à ses pieds ici je la conjure.

CHRISTINE

Que vous partagez bien l'outrage qu'on me fait,  
Marquis ! – Qu'a mérité l'auteur d'un tel forfait ?

MONALDESCHI, hésitant

Il mérite...

CHRISTINE

Parlez plus haut.

MONALDESCHI

Le misérable,  
De haute trahison envers son roi coupable,  
Quoiqu'un jeu du hasard ait trompé son effort,  
Sans pitié ni pardon a mérité la mort.

CHRISTINE

La mort !... Mais en ces lieux votre reine outragée,  
Sans juge et sans bourreau, peut-elle être vengée ?  
Et, servant mon pouvoir en vain évanoui,  
Si je le condamrais, le frapperiez-vous ?...

MONALDESCHI

Oui.

Si par quelqu'un de nous la mort est méritée,  
J'offre d'exécuter la sentence portée.  
Si je suis criminel, par un juste retour,  
Pour juge et pour bourreau je l'accepte à mon tour.

CHRISTINE

Eh bien, puisque vous-même avez porté la peine,  
Je vous engage ici ma parole de reine

Que le coupable, atteint de haute trahison,  
Doit n'attendre de moi ni pitié ni pardon.  
Laissez-moi.

PAULA, bas à Monaldeschi

Partons-nous ?

MONALDESCHI, bas, à Paula

Oui ; mais pars la première.

Prends un cheval, et va m'attendre à la clairière.  
Je vais seller le mien moi-même, et je reviens  
Prendre quelques papiers, de l'or. – Tu te souviens ?  
À la clairière, au bout du parc.

(Il sort. – Sentinelli paraît.)

CHRISTINE

Je vous le livre !...

Que, dans une heure au plus, il ait cessé de vivre...

(Elle sort.)

SCÈNE V

SENTINELLI, CLAUTER, LANDINI.

SENTINELLI, appelant les deux soldats  
qui montent la garde à la porte

Or çà, venez ici, mes braves. À défaut  
D'exécuteur légal et d'un bon échafaud,  
Pour seconder la mienne, on cherche deux épées  
Dont les lames d'acier, habilement trempées,  
S'adaptent au besoin à deux bras vigoureux :  
(Frappant sur le fourreau de leurs épées.)  
Pour les rencontrer là serai-je assez heureux ?  
Voyons, répondez-moi...

CLAUTER

C'est selon, capitaine ;

Dans quelle intention ?

SENTINELLI

Voici le fait : – la reine  
A cru, parmi ses gens, découvrir aujourd'hui

Un traître... et sans procès veut finir avec lui.  
C'est moi qu'elle a chargé de terminer la chose

LANDINI

C'est un assassinat alors... qu'on nous propose ?

CLAUTER

Diable ! un assassinat !...

SENTINELLI

Oh ! non, certainement :

Nous exécuterons l'arrêt d'un jugement.

Vous comprenez ?

LANDINI

Si bien, que vous pouvez à d'autres

Vous adresser ; pour moi, je ne suis pas des vôtres.

CLAUTER

Ni moi...

SENTINELLI

Votre courage est donc évanoui ?

CLAUTER

Non ; mais nous refusons.

SENTINELLI

Ah ! vous refusez ?

LANDINI

Oui.

SENTINELLI

Comment ! vous, Landini, si fameux duelliste ?

Mais ce n'est qu'un de plus à joindre à votre liste.

LANDINI

Oh !... ce n'est point ici, maître, le même cas.

SENTINELLI

Non. Vous tuez gratis, et j'offre cent ducats.

LANDINI

L'or que le meurtrier reçoit pour son salaire

Porte souvent malheur, ou ne profite guère.

SENTINELLI

À tort j'ai donc compté sur votre dévouement ?

Voyons, réfléchissez...

CLAUTER

Non, bien décidément,

Nous ne pouvons...

SENTINELLI

Allez me chercher Maudeville

CLAUTER

Maudeville ?

LANDINI

Comment ?

SENTINELLI

Il sera plus docile.

En scrupules sans doute il n'est pas si fécond,

Et se chargera bien de trouver un second

LANDINI, à Clauter

Dis donc : s'il doit périr, nous pouvons, je le pense,

Tout aussi bien que lui gagner la récompense.

CLAUTER

Sans doute... Quant à moi, je ne souffrirai pas

Qu'à notre détriment il touche cent ducats...

LANDINI

Voyons, doit-il périr ?

SENTINELLI

Sa mort est décidée.

LANDINI

Rien ne peut le sauver ?...

SENTINELLI

Rien.

CLAUTER

Nous changeons d'idée.

SENTINELLI

Vous acceptez ?

LANDINI ET CLAUTER

Oui.

CHRISTINE

SENTINELLI

Bien.

CLAUTER, à Landini

À propos, compagnon,

Nous avons oublié de demander son nom.

LANDINI

Ah ! oui, son nom ?

SENTINELLI

Son nom ?... Monaldeschi.

LANDINI

Cet homme,

J'en ai peur, capitaine, a des amis à Rome...

SENTINELLI

Vous aurez cent ducats, et vous serez absous.

LANDINI

Un ducat vaut, je crois, quatre livres dix sous :

Cents ducats feront donc quatre cents...

CLAUTER

Eh ! qu'importe !

Tout ce que je sais, moi, c'est que la somme est forte ;

Laisse là tes calculs ; lorsque nous la tiendrons,

Bien plus facilement nous la calculerons.

Ah çà ! sur votre honneur, vous répondez des suites ?

SENTINELLI

J'en réponds.

CLAUTER

On n'a pas à craindre de poursuites ?

SENTINELLI

Aucune, et cent ducats...

CLAUTER

Sur nous on peut compter.

SENTINELLI

Je me chargerai seul du soin de l'arrêter.

Tenez-vous là, messieurs !

(Il les place de chaque côté de la porte ;

puis, tirant son épée et la faisant plier.)

Allons, ma bonne épée,  
Prouvons-lui que ta lame à Tolède est trempée.  
Grâce à toi, j'ai souvent écarté le trépas :  
Qu'aujourd'hui ton acier ne me trahisse pas !...  
(Il entre chez Monaldeschi.)

## SCÈNE VI

CLAUTER et LANDINI, de chaque côté de la porte ;  
LE PÈRE LABEL et GULRICK, se présentant au haut du perron.

CLAUTER

On n'entre pas.

GULRICK

Messieurs, j'ai des ordres contraires  
Pour lui seul.

LANDINI

Alors, soit.

LE PÈRE LABEL, entrant chez la reine

Dieu vous garde, mes frères !

LANDINI, montrant le père Label

Il en est.

CLAUTER

Landini, tu ne te doutais pas  
Que du ciel aujourd'hui nous tombaient cent ducats ?

LANDINI, regardant si Monaldeschi est arrêté

Cent ducats ! – Il n'est pas encor sûr qu'on les tienne.

CLAUTER

Dis donc... veux-tu jouer ta part contre la mienne ?  
Si je perds, tous mes droits par moi te sont cédés.

LANDINI

Je veux bien. Mais à quoi jouerons-nous ?

CLAUTER

J'ai mes dés.

En un seul coup ; veux-tu ?

LANDINI

Diable ! un seul, c'est bien preste !  
 L'argent à nous venir n'est pas toujours si leste,  
 Que l'on puisse risquer cent ducats d'un seul coup.  
 En trois coups, si tu veux.

CLAUTER

Un seul – ou pas du tout ;  
 Nous n'aurions pas le temps, d'ailleurs.

LANDINI

Et bien, commence :

En un seul, soit, j'accepte.

(Clauter tenant les dés, Landini l'arrête.)

Écoute donc : – silence ! --

Je me suis trompé.

CLAUTER

Cinq. – Au diable soit le jeu !  
 Je te donne le quart et retire l'enjeu.

LANDINI

Non pas, non pas !...

(Landini jette les dés)

CLAUTER

Eh bien, dépêche-toi donc. – Quatre !

LANDINI

Un instant, un instant.

CLAUTER

Ne vas-tu pas débattre ?

Un, deux, trois, quatre.

LANDINI

Non. – Ces dés sont donc maudits !  
 Cent fois j'aurais gagné ; regarde plutôt. – Dix.

CLAUTER

Oui ; mais il est trop tard, ta perte est avérée ;  
 Une dette de jeu, tu le sais, est sacrée.

LANDINI

Ne parle pas si haut. – Tu ne tiens pas ton or,



Et j'ai perdu le prix d'un sang bien chaud encor.

CLAUTER

Quant au remboursement, tu sais qu'il me regarde...  
Mais on vient. – Du silence, et tenons-nous en garde.  
C'est cent ducats, mon cher, que tu me dois.

LANDINI, d'une voix sombre

Eh bien,

Que maudit soit le jeu ! – Je le tuerai pour rien.  
Mais, par le ciel, Clauter, c'est une chose infâme  
Que de frapper pour rien le coup qui perd notre âme !...

SCÈNE VII

CLAUTER et LANDINI, de chaque côté de la porte ;  
SENTINELLI, sortant de l'appartement de Monaldeschi.

SENTINELLI

Nous avons en délais consumé trop de temps,  
Et le traître est sorti depuis quelques instants.

(Avec fureur.)

Oh ! s'il ne revient pas, comment me vengerai-je ?  
Malheur ! Mais non, lui-même a préparé le piège.  
Afin de s'échapper au moindre événement,  
Tout est là, tout est prêt dans son appartement.  
Il faudra qu'il y rentre ; – et, pour rentrer, sans doute  
Il passe par ici. – Je serai sur sa route !...  
Mes affronts sont restés trop longtemps impunis.  
Mort et damnation sur toi !...

LE PÈRE LEBEL, sortant de chez la reine

Je vous bénis,

Mon fils.

SENTINELLI, le regardant s'éloigner

Tu me bénis, vieillard, avant qu'il meure ;  
Mais me béniras-tu de même dans une heure ?

(Allant pour le rejoindre.)

J'ai des doutes secrets, je veux le consulter.

(Revenant sur ses pas.)

Mais si tu me blâmais ! – J’aime encor mieux douter.  
 Et pourtant, j’entends là, comme une voix de l’âme  
 Qui redit sourdement : « L’assassin est infâme !... »  
 Si je le rappelais ! – Mais suis-je un assassin ?  
 N’est-ce pas lui plutôt ?... N’eut-il pas le dessein  
 De rejeter sur moi le soupçon qui l’accable ?...  
 Il savait que la mort réservée au coupable,  
 En passant près de lui, frapperait l’innocent ;  
 A-t-il craint de s’offrir pour répandre mon sang ?  
 Non. Il en avait soif ; il se chargeait lui-même  
 Du soin d’exécuter la sentence suprême.  
 Sans remords, de son crime il m’aurait fait punir ;  
 Et j’aurais des remords !...

(Regardant à la fenêtre.)

Qu’il tarde à revenir !

D’ailleurs, en le frappant, ma main est innocente,  
 Elle cède au pouvoir d’une main plus puissante.

(Montrant les soldats.)

Et ce n’est pas, comme eux, pour quelques pièces d’or  
 Que je verse le sang...

(Regardant de nouveau à la fenêtre.)

Il ne vient pas encor !...

Mais pourquoi chercherais-je à mentir à moi-même ?  
 Est-ce bien pour venger les droits du diadème  
 Que sa main aujourd’hui consent à le frapper ?  
 Non : c’est pour qu’aux bourreaux il ne puisse échapper,  
 C’est afin d’égaliser sa peine à mon offense,  
 De lui rendre en un jour mes cinq ans de souffrance,  
 D’opposer au mépris dont l’orgueil m’accabla

(Regardant.)

La lame d’un poignard... – Le voilà ! le voilà !...  
 Mais est-ce lui ? Non... Si, si... Mon regard se trouble.  
 C’est bien lui ; son cheval de vitesse redouble ;

Je le vois accourir d'écume blanchissant ;  
 Il se cabre ; d'avance a-t-il flairé le sang ?...  
 Mais sous ton éperon plus rapide il s'emporte ;  
 De ce château fatal tu dépasses la porte,  
 Et tu n'aperçois pas au terme du chemin  
 Un spectre qui t'attend une épée à la main ?

(Regardant.)

Eh ! mais que fait-il donc ? Il hésite, il s'arrête ;  
 M'aurait-il aperçu ? – Non, sans doute il s'apprête...  
 Il va... C'est cela, bien ; tu fais ce que je veux :  
 Descends de ton cheval, flatte son cou nerveux !  
 Ses pieds t'ont ramené d'une course rapide ;  
 Aux mains d'un écuyer abandonne sa bride,  
 Et dis-lui qu'aujourd'hui pour la dernière fois  
 De son maître insolent il a senti le poids !  
 Son maître, un pas encore !... en ma puissance il tombe...

(Se penchant à la fenêtre.)

Il va toucher le seuil. – Bien ! – un pied dans la tombe,

(Se rejetant sur le théâtre.)

Deux !... Ah ! – Mon cœur bondit avec rapidité,  
 Lorsque le sien peut-être est à peine agité !  
 Il monte, imprévoyant du sort qui va l'attendre,  
 Ces degrés que vivant il ne doit plus descendre ;  
 Et, si près de la mort, son cœur ne ressent pas  
 Quelque vague terreur...

(Écoutant.)

Dieu ! le bruit de ses pas !

Il court donc de lui-même au but que nul n'évite !

Je l'entends, je le vois. – Il est venu bien vite !

#### SCÈNE VIII

SENTINELLI, MONALDESCHI ; CLAUTER et LANDINI, au fond.

MONALDESCHI, entrant

Sentinelli.

SENTINELLI, allant à lui  
 C'est vous enfin ! – Tant de lenteur  
 M'étonnait de la part de mon accusateur ;  
 Car, dans son zèle ardent, sans retard, je dus croire  
 Qu'il allait procéder à l'interrogatoire.

MONALDESCHI, à part

Sentinelli tout seul, gardé par deux soldats.  
 Serait-il arrêté ?

SENTINELLI

Vous ne répondez pas,

Marquis.

MONALDESCHI

Que voulez-vous que je réponde, comte ?  
 Que je ne savais pas qu'une rigueur si prompte  
 Devait... Mais ces soldats ?...

SENTINELLI

Je ne puis le nier,  
 Ces soldats en ces lieux gardent un prisonnier.

MONALDESCHI, à part

J'avais deviné juste.

SENTINELLI

On vous a fait connaître  
 Que la reine cherchait à découvrir un traître.  
 Ses vœux, vous le savez, viennent d'être exaucés ;  
 Un homme est arrêté.

MONALDESCHI

Oui, comte, je le sais.

SENTINELLI

Je viens en ce moment d'apprendre de la reine  
 Qu'elle vous consulta sur le choix de la peine,  
 Et qu'à votre indulgence imposant un effort,  
 Vous seul avez voté pour la mort.

MONALDESCHI

Pour la mort.

SENTINELLI

Elle m'a dit aussi que votre amour pour elle  
En cette occasion portait si loin le zèle,  
Que, dès que du complot l'on connaîtrait l'auteur,  
Vous vous étiez chargé d'être l'exécuteur.

MONALDESCHI

Je l'ai fait.

SENTINELLI

Maintenant, alors que le coupable  
Doit, repoussant en vain le soupçon qui l'accable,  
Avant la fin du jour subir son châtiment,  
Vous conservez encor le même sentiment ?

MONALDESCHI

Je n'en ai point changé.

SENTINELLI

Mais cet arrêt suprême,  
Quel que soit l'accusé, resterait-il le même ?

MONALDESCHI

Oui, monsieur.

SENTINELLI

Cependant, si dans cet ennemi  
Votre cœur étonné trouvait un vieil ami  
Que l'un de ces complots dont les cours font étude  
Eût éloigné de vous, plus que l'ingratitude,  
Pourrait-il espérer qu'un ancien souvenir  
Arrêterait le fer levé pour le punir ?

MONALDESCHI

Non.

SENTINELLI

Mais, dans son espoir, s'il essayait lui-même  
De fléchir la rigueur de cet arrêt suprême ;  
Si, dans votre âme émue éveillant la pitié,  
Il rappelait ces jours d'une ancienne amitié ;  
D'après son propre cœur, si, comprenant le vôtre,  
Il évoquait ce temps où, vivant l'un par l'autre,

Vous trouviez le bonheur dans le bonheur d'autrui ;  
Si, te tendant la main, il te disait : « C'est lui ! »

MONALDESCHI

Je la repousserais.

SENTINELLI

À son heure dernière,  
S'il employait l'accent de la sainte prière ;  
S'il te disait : « Ami, tu ne frapperas pas  
L'homme auquel tant de fois se sont ouverts tes bras,  
L'homme que tu voyais, avant nos jours de haine,  
Heureux de ton bonheur, et triste de ta peine,  
Qui, d'un songe d'espoir prompt à te soutenir,  
À te sourire encor contraignait l'avenir... »  
S'il opposait soudain, aux jours d'adolescence,  
Les jours plus éloignés et plus purs de l'enfance  
Qui s'envolaient exempts d'amertume et de fiel,  
Sur une même terre et sous un même ciel ;  
S'il jetait au-devant de ta haine fatale  
Ces souvenirs puissants de la terre natale,  
Où chaque jour se lève et plus pur et plus beau,  
Où le sol qui le couvre est léger au tombeau ;  
S'il te prouvait qu'il peut, par une adroite fuite,  
Des bourreaux, sans te perdre, éviter la poursuite,  
Et, dans un coin du monde, ignoré pour toujours,  
Aller mourir au lieu qui vit ses premiers jours ;  
S'il offrait à ton cœur, dans sa douleur amère,  
Son rêve de vieillesse et les pleurs de sa mère ;  
Cédant à la pitié lorsque tu le verrais  
Tomber à tes genoux ?...

(Il se jette aux pieds de Monaldeschi.)

MONALDESCHI, portant la main à son poignard

Je l'y poignarderais.

SENTINELLI, se relevant

Au nom de notre reine, indignement trompée,

Jean de Monaldeschi, rendez-moi votre épée !  
(Les deux gardes arrêtent Monaldeschi.)  
À cet homme, accusé de haute trahison  
Je veux bien accorder sa chambre pour prison.  
Veillez sur lui, tandis que son trépas s'apprête.  
Allez ! chacun de vous m'en répond sur sa tête.  
(Les deux gardes entraînent Monaldeschi d'un côté,  
et Sentinelli sort de l'autre. – Paula paraît au fond.)

## ACTE CINQUIÈME

### MONALDESCHI

*La chambre de Monaldeschi. Une grande porte latérale qui donne dans la galerie aux Cerfs ; une porte au fond.*

#### SCÈNE PREMIÈRE

MONALDESCHI, seul, appuyé sur une table,  
la tête dans ses deux mains, se relevant tout à coup.

Je me trompais encor ; – non, non ; l'on ne vient pas,  
Et de mes deux gardiens, je n'entends que les pas.

(Allant à la porte et écoutant.)

Ils parlent à voix basse, et je les entends rire ;  
Ils partagent de l'or... Cet or, que veut-il dire ?  
De l'or à des soldats !... J'ai de l'or aussi, moi...  
Par son attrait puissant si je tentais leur foi !  
Oui ; mais, s'ils refusaient, et, par eux repoussée,  
Si je voyais soudain mon offre dénoncée !...  
Ils diraient que j'ai peur ; et toujours l'innocent  
Doit, même lorsqu'il craint, chercher ce qu'il ressent.

(Souriant.)

Par sa sérénité, je veux que mon visage  
De l'innocence aussi porte le témoignage !  
Je sais le composer.

(Avec l'expression de la plus grande terreur.)

Grand Dieu ! qu'ai-je entendu ?

« La reine veut sa mort ; le marquis est perdu !... »  
Perdu !... ma mort !... Ô ciel ! ou fuir ?... Cette fenêtre...  
Le sol est à vingt pieds... Je me tuerai peut-être...  
Mais c'est la seule issue ouverte à mon départ,  
Je suis de ces côtés gardé de toute part :  
Je suis sauvé dès lors que je touche la terre !



Mais je dois craindre tout d'un pouvoir odieux.

(Allant à la fenêtre.)

Eh bien, en m'élançant, je fermerai les yeux.

(Il ouvre la fenêtre.)

Quelle que soit ma mort, puisqu'elle est décidée...

Ah ! malédiction ! la fenêtre est gardée.

Oh ! que faire, mon Dieu ?... Mon Dieu ! secourez-moi !

Je sens à chaque instant redoubler mon effroi...

Mon Dieu ! que devenir ? Si mes vœux, mes prières

Écartent de mon sein leurs armes meurtrières,

(Tombant à genoux.)

Mon Dieu, je fais ici le serment solennel

De vouer tous mes biens au culte de l'autel,

De passer désormais toute mon existence

Dans le recueillement et dans la pénitence !...

(Se relevant.)

Du moins, si, maîtrisant mon esprit agité,

J'y pouvais ramener quelque tranquillité !

Peut-être parviendrais-je à trouver une issue

Par laquelle, à leurs yeux, ma fuite inaperçue...

(Allant à la porte de la galerie aux Cerfs.)

Celle-ci !... Fermée... Oh ! je ne le pourrais pas,

Et j'entends une voix qui me dit : « Tu mourras ! »

Mourir ! je vois déjà tout ce peuple barbare,

Avide du spectacle affreux qu'on lui prépare,

Qui vient, de ses apprêts accusant la lenteur,

Au front de la victime épier la pâleur ;

Spectateur coutumier de ces hideuses fêtes,

Jeter son cri de joie à la chute des têtes,

Et, toujours ramené par son attrait puissant,

Chercher sous l'échafaud la volupté du sang !

(Retombant dans son fauteuil.)

Mais non ; – rassurons-nous, car celle qui m'accuse

Comprend trop qu'à ma mort il faudrait une excuse ;

Que Charles apprendrait tout !... Mais un prudent regard  
Où manque l'échafaud voit luire le poignard...

Je puis dans cette chambre obscure et retirée  
Mourir, et que de tous ma mort soit ignorée.

La nuit, seul en ce lieu, sans défense surpris,  
(Il détache de la muraille une cotte de mailles,  
et la revêt sous son pourpoint.)

Ma mort serait alors plus cruelle et plus sûre...

Je me souviens du mal que fait une blessure !

Dans un duel, un jour, un spadassin adroit  
Me frappa de son fer... Ce fer entra si froid !...

Et je serais promis à ce supplice horrible !

Je sentirais vingt fois... – Oh ! non, c'est impossible !

Non... Christine ne peut me garder ce trépas ;

D'ailleurs, je l'ai prévu...

(Prenant son stylet et frappant sur sa cotte de mailles.)

Bien ! ils n'entreront pas...

Puissé-je retarder ainsi l'heure fatale !

Me voilà plus tranquille.

(Regardant dans une glace.)

Oh ! Dieu ! que je suis pâle !...

C'est qu'il fait froid aussi. – Prompt à se consumer,

Ce feu qui s'est éteint ne peut se rallumer.

(Allant à la fenêtre.)

Le jour est ténébreux, et son soleil d'automne

Épanche sans chaleur sa clarté monotone.

Ce sol, que le printemps vit naguère si beau,

Semble comme un mourant s'approcher du tombeau.

La terre, comme nous, a son heure mortelle,

Et son linceul de neige est froid aussi pour elle.

(Paula entre sans que Monaldeschi la voie.)

Champs paternels, villa qu'habitaient mes aïeux,

Je vous revois encor quand je ferme les yeux ;

Oh ! pourquoy, dans l'espoir d'un brillant esclavage,

Doux fleuve de l'Arno, quittai-je ton rivage ?  
 Sous mes lambris dorés, oui, je te regrettais !

(Apercevant Paula.)

Dieu !... – Que faisiez-vous là ?

SCÈNE II

MONALDESCHI, PAULA.

PAULA

Moi ? Rien ; je t'écoutais.

MONALDESCHI

Oh ! pardonne, Paula, je t'avais oubliée.  
 Pourrais-tu me sauver ? À mon destin liée,  
 J'entrevois que l'espoir va me venir de toi.  
 J'avais tout oublié.

PAULA

Je me rappelais, moi !

Tu parlais de l'Arno, de sa rive si belle,  
 Et, dans tes souvenirs, ta mémoire rebelle  
 Ne se rappelait pas le jour où tu me dis :  
 « Je t'aime, ma Paula ! sois mienne, et je prédis  
 À ma jeune maîtresse, et bientôt mon épouse,  
 Un amour qui rendrait une reine jalouse ! »  
 Et puis tu le juras par la terre et les cieux ;  
 Moi, je ne jurai rien ; mais tu compris mes yeux  
 Plus tard, – c'était la nuit, c'était sous un ciel sombre, –  
 À mon tour, je jurai te suivre comme une ombre ;  
 Qu'à l'heure de la mort tu me trouverais là.  
 Lequel a mieux tenu son serment ? – Me voilà.

MONALDESCHI

Quoi ! Paula, sans espoir faudra-t-il que je meure ?...  
 Qu'ai-je à vivre du moins ?

PAULA

Nous avons un quart d'heure.

MONALDESCHI

Un quart d'heure, ô mon Dieu !

PAULA

Voyons, reviens à toi ;

Du courage, marquis !

MONALDESCHI

J'en aurais aussi, moi,

Du courage, au milieu d'un combat ; quand la poudre,  
 Quand la voix des canons grondant comme la foudre,  
 Le bruit du fer heurté, celui des instruments,

Au milieu des dangers vous pousse et vous enflamme,  
 Et d'un besoin de mort vous vient enivrer l'âme !...

J'en aurais, du courage, à la fin de mes jours,

Si Dieu dans sa clémence eût prolongé leur cours ;

Si ma tête blanchie, en arrière tournée,

Avait soixante fois déjà vu fuir l'année ;

Si je sentais de moi s'éloigner sans retour

Chacun de ces plaisirs qui nous quitte à son tour.

La mort nous trouble moins par degrés rapprochée,

Et l'âme est doucement par sa main détachée ;

Mais sentir dans son sein que le fer veut ouvrir

Une âme ardente à vivre, – et puis falloir mourir !

PAULA

Sans doute cette mort, notre âme la repousse ;

Mais notre mort à nous ne peut-elle être douce ?

Que souvent tu m'as dit, autrefois, je le sais,

Quand à l'entour de nous les deux bras enlacés,

Isolés sur la terre, en notre amour profonde,

De ce monde oubliés, nous oubliions ce monde ;

Que souvent tu m'as dit d'un doux transport saisi :

« Que je serais heureux si j'expirais ainsi !

Si je pouvais mourir alors que je la touche,

D'un poison lentement épuisé sur ta bouche,

Et passer dans tes bras, et les yeux sur tes yeux,

Du sommeil à la mort, et de la terre aux cieux !... »  
 Pendant ces courts instants, délire qui dévore !  
 Je ne disais rien, moi ! mais je suis prête encore ;  
 Cinq ans se sont passés, j'ai toute ma raison ;  
 Je suis prête, te dis-je, – et voici du poison.

MONALDESCHI

Du poison !... Et sais-tu quelle affreuse souffrance  
 Peut causer le poison ?... Non ; j'ai quelque espérance,  
 Elle voudra me voir avant de me frapper ;  
 Eh bien, si d'ici là je ne puis m'échapper,  
 Il me reste l'espoir que, dans cette entrevue,  
 Je toucherai son cœur... Mourir sans l'avoir vue  
 Serait au désespoir trop tôt s'abandonner :  
 Elle est femme, elle m'aime, elle peut pardonner.  
 Non, non ; plus tard, plus tard !... À mon heure dernière,  
 Quand le prêtre sera là, faisant sa prière,  
 Quand le monde pour moi n'aura plus de secours,  
 Alors à ce poison, crois-moi, j'aurai recours.  
 Donne-le-moi, Paula.

PAULA

Quoi ?...

MONALDESCHI

Mon esprit se trouble.

PAULA

Le poison est caché dans cette bague double ;  
 Quand l'un de ces anneaux sera tari par toi,  
 Que je reçoive l'autre, et c'est tout ; – attends-moi.

MONALDESCHI

Ah ! Paula !

PAULA

Maintenant, rappelle ton courage ;  
 Moi qui suis près de toi la plus jeune par l'âge,  
 Mais dont le cœur, longtemps à tous les maux offert,  
 Est plus vieux que le tien pour avoir plus souffert,

Je veux te consoler et calmer ta souffrance  
 En te parlant de mort, de ciel et d'espérance.  
 Notre vie ici-bas, ami, n'est qu'un chemin ;  
 La joie ou la douleur nous y prend par la main,  
 Et nous conduit au bout, où nous attend la tombe ;  
 Notre corps, fatigué de tout son poids, y tombe ;  
 Mais l'âme, toujours jeune, à sa source revient,  
 Et de l'éternité tout à coup se souvient !...  
 À moins qu'un crime affreux de son poids ne l'entraîne,  
 Et dans la tombe avec notre corps ne l'enchaîne !  
 Mais de ton crime, à toi, ne sois pas alarmé.  
 Tu trahis, il est vrai, qui t'avait tant aimé ;  
 Tu déchiras le cœur qui, dans son innocence,  
 Faible et tendre, s'était remis en ta puissance.  
 Ami... que tout s'efface et s'oublie entre nous,  
 Hors les jours de bonheur et de joie !... – À genoux !  
 En vertu du pouvoir que le malheur me donne,  
 Au nom du Dieu vivant, au mien, je te pardonne !  
 C'est un instant... Que Dieu veuille te secourir...  
 Plus calme maintenant, lève-toi pour mourir ;  
 Car on vient.

MONALDESCHI

Oh ! déjà ! déjà cesser de vivre !...

SCÈNE III

Les mêmes, SENTINELLI ; CLAUTER et LANDINI,  
 se promenant dans le corridor sombre qui fait l'entrée.

SENTINELLI

C'est moi, marquis. – Eh bien, es-tu prêt à me suivre ?  
 Sa Majesté t'attend.

MONALDESCHI

La reine veut me voir ?

Allons, je ne dois point perdre encor tout espoir !  
 Marchons, je vous suis.

(Reculant.)

Ah ! dans ces corridors sombres,  
 Paula, n'as-tu pas vu passer comme deux ombres ?  
 Si l'on avait sur moi de sinistres desseins !  
 Si l'on m'attendait là !...

(Voyant luire les épées des gardes.)

Ce sont des assassins.

SENTINELLI

Eh bien, marquis ?

MONALDESCHI

Paula, Paula, je t'en conjure !  
 Cours, tombe à ses genoux, supplie, implore, adjure,  
 Qu'elle vienne ! Dis-lui que j'attends en ce lieu...  
 Qu'elle vienne !... je l'en supplie au nom de Dieu.  
 Dis que je veux la voir, qu'il faut que je lui parle,  
 Que j'ai de grands secrets à révéler, que Charles  
 Saurait bien me venger. Non, ne dis pas cela,  
 Dis tout ce que tu crois qu'il faut dire, Paula ;  
 Fais ce que tu pourras pour que son dessein change.  
 Pars, mon libérateur, mon seul ami, mon ange !  
 Ne va pas m'oublier aux mains de mon bourreau.

PAULA, sortant

Et vous, n'oubliez pas de m'envoyer l'anneau !

SCÈNE IV

Les mêmes, hors PAULA.

SENTINELLI

J'attends.

MONALDESCHI

Accordez-moi quelques minutes, comte.

SENTINELLI

La reine veut, monsieur, une réponse prompte.  
 Lui dirai-je que vous hésitez à venir,  
 De peur que sa justice ait trop tôt à punir ?

MONALDESCHI

Non ; car je ne crains rien, – rien, comte, – sur mon âme ;  
 Mais je veux accomplir quelques soins que réclame  
 Le moment.

SENTINELLI

Eh bien, soit. Marquis, accomplissez  
 Ces soins ; mais promptement avec eux finissez ;  
 Car elle attend.

MONALDESCHI

Il faut que j'écrive à ma mère.

SENTINELLI

C'est juste ; – et d'un bon fils.

MONALDESCHI

Quelle douleur amère,  
 Alors qu'elle saura que, loin d'elle puni,  
 Son fils sans la revoir est mort.

SENTINELLI

Est-ce fini ?

MONALDESCHI

Non... un instant encore, encore une seconde !

SENTINELLI

Voyons, comptes-tu donc écrire à tout un monde ?

MONALDESCHI

J'achève.

SENTINELLI

Es-tu prêt ?

MONALDESCHI

Oui... Mes gants et mon chapeau...

SENTINELLI

Les voilà.

MONALDESCHI

Je ne puis paraître sans manteau  
 Aux regards de la reine... Ainsi donc qu'il vous plaise...

SENTINELLI

Ne vois-tu pas le tien jeté sur cette chaise ?



MONALDESCHI

Est-ce bien le mien ?

SENTINELLI

Oui, le voici. – Hâtons-nous.

MONALDESCHI, le mettant

tantôt sur une épaule et tantôt sur l'autre

Je sens trembler ma main et fléchir mes genoux.

SENTINELLI

Qui te retient encor ?

MONALDESCHI

Cette agrafe indocile...

SENTINELLI, tirant son poignard et allant à lui

Attends.

MONALDESCHI, reculant

Que voulez-vous ?

SENTINELLI

La rendre plus facile...

Je veux, pour t'épargner quelque nouveau retard,  
Élargir cette agrafe à l'aide du poignard.

(Il perce le manteau et l'agrafe.)

MONALDESCHI, à part,

s'essuyant le front avec son mouchoir

J'ai cru que de ma mort l'heure était avancée !

J'ai froid, et sur mon front une sueur glacée...

(Il laisse tomber son mouchoir et met le pied dessus.)

SENTINELLI

De retarder encore aurais-tu le dessein ?

MONALDESCHI, à part, immobile

Oh ! quand j'ai vu le fer se lever sur mon sein,

Je ne crus plus vivant repasser cette porte.

SENTINELLI, s'approchant de lui

Pour la dernière fois, faudra-t-il qu'on t'emporte ?

MONALDESCHI, approchant l'anneau de sa bouche

Adieu donc à la vie, à l'univers adieu !

Je ne pourrai jamais...

(Il court à une colonne dans laquelle il y a une madone.)

Protége-moi, mon Dieu !

SENTINELLI, le saisissant par le bras et appelant  
Allons, messieurs, à moi !

SCÈNE V

Les mêmes, CHRISTINE, LE PÈRE LEBEL.

MONALDESCHI

Du secours !... – C'est la reine !

(Apercevant le père Lebel.)

Vous n'êtes pas seule. Ah !...

CHRISTINE, voyant l'épée nue de Sentinelli

Le zèle vous entraîne,

Comte... Je n'ai pas dit...

MONALDESCHI

Vous ne l'avez pas dit,

N'est-ce pas ? Meurtrier infâme, sois maudit !

CHRISTINE

Ah ! ne maudissez pas ! car, si près de la tombe,

La malédiction sur qui maudit retombe.

(À Sentinelli.)

Comte, patientez encor quelques instants,

Et, lorsqu'il sortira, frappez ; il sera temps.

Remettez-nous les clefs et laissez-nous.

(Sentinelli, Clauter et Landini sortent. La porte se referme.)

SCÈNE VI

CHRISTINE, MONALDESCHI, LE PÈRE LEBEL.

MONALDESCHI

Madame,

Je ne suis point coupable, et contre moi l'on trame

Quelque complot affreux ; je dois...

CHRISTINE

Le meurtrier,

Marquis, lui-même a droit à se justifier ;

Le juge du coupable écoute la défense,  
 Avant que de la mort il signe la sentence.  
 Parlez... De quelques pas, mon père, éloignez-vous.

LE PÈRE LEBEL

Puisse ce malheureux fléchir votre courroux,  
 Madame !

CHRISTINE

Que j'absolve ou bien que je punisse,  
 Dans tous les cas, mon père, il sera fait justice ;  
 Reposez-vous sur moi... Nous voilà seuls, parlez,  
 Marquis.

MONALDESCHI

Je ne le puis, si vous ne rappelez  
 De quel crime aujourd'hui j'ai mérité la peine.

CHRISTINE

Ah ! votre mémoire est à ce point incertaine ;  
 Eh bien, nous l'aiderons... Marquis, veuillez ouvrir  
 Cette lettre, et lisez... Vous avez cru couvrir  
 D'un éternel secret votre crime, peut-être ?  
 Insensé ! vous tremblez ?... Ouvrez donc cette lettre.  
 Vous êtes innocent ?... Lisez !

MONALDESCHI, tombant à genoux

Je suis perdu !

CHRISTINE, au père Lebel

Vous le voyez, mon père, il est là, confondu,  
 Écrasé sous le poids de son propre anathème,  
 Méprisable pour tous, et surtout pour lui-même ;  
 Car, excepté lui seul, nul ne saura jamais,  
 Avant sa trahison, à quel point je l'aimais.  
 Maintenant, le voilà suppliant et coupable !  
 À défaut du remords, l'épouvante l'accable.  
 Entre vos saintes mains je le remets... Adieu !  
 Préparez-le, mon père, à répondre à son Dieu.

MONALDESCHI

Oh ! je n'ai plus d'espoir que dans votre clémence ;  
 Comme votre pouvoir, madame, elle est immense.  
 Eh bien, oui, je l'avoue, oui, je fus égaré.  
 Par un doute cruel constamment dévoré,  
 J'ai, devant ce complot, senti faiblir mon âme.  
 Malgré mon dévouement, je prévoyais, madame,  
 Combien ce grand complot, ramenant de malheurs,  
 Pourrait faire verser et de sang et de pleurs ;  
 Et, devant Dieu, les pleurs et le sang d'un seul homme  
 Sont précieux, madame, à l'égal d'un royaume !...  
 Et moi, j'ai cru devoir alors, comme chrétien,  
 Pour le bonheur de tous sacrifier le mien.  
 Jugez-moi maintenant.

CHRISTINE

Vous avez l'âme grande,  
 Marquis ! cela me touche... Il faut que je vous rende  
 Quelque tranquillité pour vos derniers moments ;  
 Nul sang ne coulera dans ces grands changements.  
 Charles-Gustave, aux coups de la fortune en butte,  
 Ne meurt pas d'un complot tramé, mais d'une chute.  
 Le trône où je remonte est pur de sang versé :  
 C'est pourquoi la Gardie...

MONALDESCHI

Oh ! je suis insensé !...  
 Je suis un malheureux qui, tremblant, vous conjure,  
 En voyant ses remords, d'oublier son injure.  
 Commandez des tourments, je suis prêt à souffrir ;  
 Mais je ne suis pas préparé pour mourir.

CHRISTINE

Comme je le devais, vous le voyez, mon père,  
 Je viens de l'écouter sans haine et sans colère.  
 Pour la seconde fois, je le condamne... Adieu !  
 Préparez-le, mon père, à répondre à son Dieu.

MONALDESCHI

Je n'ai pas tout dit ! Non, madame ; oh ! pas encore !  
 C'est pour vous maintenant que ma voix vous implore.  
 Vous voulez remonter au trône ? Mais du sang  
 En rendra sous vos pieds le chemin plus glissant.  
 On dira, vous voyant assise sur ce trône,  
 Qu'une tache de sang rouille votre couronne.  
 Et puis pour vous aussi le jour se lèvera  
 Où, comme vous jugez, le Seigneur jugera.  
 Quand aux portes du ciel, par votre ange entr'ouvertes,  
 Vous vous présenterez les mains de sang couvertes,  
 Que direz-vous à Dieu, reine ?

CHRISTINE

Je lui dirai :

« J'ai défendu des rois le principe sacré ;  
 Mon Père, un homme fut : cet homme était perfide ;  
 Sa seule trahison m'a rendu homicide.  
 Dans mes royales mains j'ai pesé son forfait,  
 Et j'ai jugé, mon Dieu, comme vous l'eussiez fait. »  
 Voilà tout.

MONALDESCHI

Je le vois avec douleur, votre âme  
 De reine est inflexible... Oh ! celle de la femme  
 Le sera-t-elle aussi ? Je veux à vos genoux  
 Rappeler ces moments disparus et si doux...  
 Ces moments où, pour moi quittant le diadème,  
 Vous redeveniez femme, et me disiez : « Je t'aime. »  
 À vos genoux alors j'étais comme à présent,  
 Non pour prendre en mes mains cette main que je touche,  
 La poser sur mon cœur, la presser sur ma bouche,  
 Vous dire un mot d'amour auquel vous répondiez...

CHRISTINE

Marquis !

MONALDESCHI

Oh ! regardez !... à genoux, – à vos pieds,  
 Je suis comme autrefois, oubliant qu'à cette heure  
 Votre royale voix dit qu'il faut que je meure,  
 Et ne me rappelant ce que dit votre voix,  
 Que pour me souvenir des accents d'autrefois.  
 Sur mon front incliné portez l'arrêt suprême ;  
 Je veux le repousser avec un mot : Je t'aime !  
 Je t'aime !... Frappe-moi... Je t'aime !... Tiens, voilà  
 Mon poignard... Entends-tu ? je t'aime !... Frappe là !  
 C'est mon cœur ; frappe donc, et venge-toi toi-même...  
 Ou je vais te redire encore que je t'aime !

CHRISTINE

Laissez-moi... laissez-moi. – Mon père !

MONALDESCHI

Oh ! calmez-vous.

Est-ce la seule fois qu'apaisant ton courroux,  
 Me voyant à tes pieds, ta rigueur qui se lasse  
 Permet que près de toi je reprenne ma place ?...  
 Tu le sais, que jamais un autre sentiment  
 Ne fit battre ce cœur qui t'aima constamment !  
 Regarde-moi... L'on dit, par une pure flamme,  
 Que toujours dans nos yeux se reflète notre âme :  
 Tourne donc vers les miens tes regards soucieux,  
 Car je n'ai pas besoin de te cacher mes yeux !...

CHRISTINE

Oh ! que c'est de mon cœur une indigne faiblesse !  
 Je voudrais résister, – et pourtant je me laisse  
 Entraîner malgré moi... – Je change votre sort :  
 Qu'un exil éternel...

MONALDESCHI

Oh ! j'aime mieux la mort !

Et, si c'est à ce prix que Christine pardonne,  
 Je refuse à mon tour les jours qu'elle me donne.

Ne te revoir jamais ? Non, j'aime mieux souffrir  
Un instant que toujours... Je suis prêt à mourir.

CHRISTINE

Eh bien, Monaldeschi, le jour encor peut naître  
Où votre repentir me touchera peut-être.  
Espérez... Sur le trône où m'appellent mes droits,  
Si je reviens m'asseoir reine au milieu des rois,  
Parmi ces courtisans empressés sur ma trace,  
Mon œil avidement cherchera votre place,  
Et la première alors je vous rappellerai.  
Mais, vous, que ferez-vous d'ici là ?

MONALDESCHI

J'attendrai.

CHRISTINE

Mais je garde quelqu'un.

MONALDESCHI

Qui ?

CHRISTINE

Paulo, ce jeune homme

Qui jadis à ma cour vous a suivi de Rome.  
Nous parlerons de vous quelquefois...

MONALDESCHI, à part

J'oubliais

Qu'un mot d'elle me perd... Ah ! Paula, je te hais !  
Toujours sur mon chemin je t'aurai donc trouvée  
Pour faire évanouir ma fortune rêvée !...  
Tu seras à Stockholm, comme à Fontainebleau,  
Mon génie infernal... – Cet anneau, cet anneau...

(Haut.)

Madame, permettez que, comme un témoignage  
D'amitié, comme ancien souvenir, à ce page  
Je renvoie un anneau longtemps par moi porté,  
Et qu'il me demanda souvent.

CHRISTINE

En vérité,

Marquis, ce souvenir est celui d'un bon maître.  
 À qui vous désirez, je le ferai remettre...

MONALDESCHI

À l'instant ?

CHRISTINE

À l'instant... Adieu, marquis !... Sortez  
 Par cette galerie... Aux deux autres côtés  
 Vous ne trouveriez pas une si sûre voie.  
 Le comte vous attend et réclame sa proie.

(Au père Lebel.)

Mon père, en ce moment vos devoirs sont changés :  
 Vous deviez préparer à la mort... Protégez  
 Sa vie... Adieu !

MONALDESCHI, lui baisant la main

Bientôt !...

CHRISTINE, ouvrant la porte

Oui !... – Gulrick, qu'on appelle

Paulo ; – je veux le voir.

GULRICK

Il est dans la chapelle,

Ici tout près... Il prie.

CHRISTINE

Allez... – Oui, j'ai mieux fait ;  
 Pourquoi punir de mort un crime sans effet ;  
 Quand ce crime, m'eût-il ravi le diadème,  
 Ne me faisait qu'un tort que je me fais moi-même.  
 Ce pouvoir qui de loin brille de tant d'appas,  
 Quand je le possédais, pour moi n'en avait pas ;  
 Et, sitôt que j'aurai ressaisi ma couronne,  
 Le dégoût sera là pour partager mon trône.

(À Paula, qui entre.)

Venez.

PAULA

Vous êtes seule ?



CHRISTINE

Oui.

PAULA, cherchant des yeux  
Seule ?...

CHRISTINE

Regardez.

PAULA

Un prêtre est avec lui... Madame, vous gardez  
Parfois à qui vous sert de sublimes spectacles.  
Vous avez, je le vois, triomphé des obstacles ;  
C'est grand et beau.

CHRISTINE

Paulo, le marquis m'a remis

Cette bague pour vous.

PAULA, avec joie

Ah ! donnez...

CHRISTINE

J'ai promis

De vous le rendre... C'est l'anneau de votre maître.

PAULA

Et vous avez voulu vous-même le remettre,  
N'est-ce pas ? Je rends grâce à vos soins pressés ;  
Oui, cet anneau m'est cher !

CHRISTINE

Paulo, vous pâlissez ?

PAULA, portant l'anneau à ses lèvres

Non. – Sois le bienvenu, messenger de la tombe.

(À Christine.)

Et maintenant, sur vous que notre mort retombe !

CHRISTINE

Sur moi !... votre mort ?... Oh ! vous perdez la raison.  
Qu'enfermait cet anneau, dites-moi ?

PAULA

Du poison.

Le marquis en mourant promit de me le rendre !

Cet anneau, grâce à vous, ne s'est pas fait attendre.

CHRISTINE

Mais le marquis n'est point à la mort condamné,  
À l'exil seulement... Paulo, j'ai pardonné !  
Et bientôt sur le trône auprès de moi...

PAULA

L'infâme

Nous trahit toutes deux !

CHRISTINE

Toutes deux ?

PAULA

Je suis femme !

CHRISTINE

Vous !... Oh ! malheur à lui, car je devine tout !

(Ouvrant la porte du fond.)

Ici, comte ! venez, venez ; courez au bout

De cette galerie... et joignez-y le traître...

Frappez !... Pour vous tromper, il vous dira peut-être

Que j'ai tout pardonné !... mais non... frappez toujours.

Il dira que c'est moi qui conservai ses jours ;

Non, non... Que par ses pleurs ma colère abattue

Avait tout oublié. Non, non, non... Frappe et tue !

(Le poussant.)

À l'œuvre !

(À Paula.)

Pour ton mal, enfant, nous trouverons

Des secours, sois tranquille, et nous te sauverons

Qu'on cherche des secours partout... à l'instant même !

(Revenant à Paula.)

Mais déjà le poison la dévore. Anathème !

(Allant à la porte de la galerie.)

S'il échappait !... Mais non... il n'échappera pas ;

La justice de Dieu ralentira ses pas...

(Revenant à Paula.)

Oh ! ne meurs pas, enfant !... Si jeune, si jolie !...

(Voyant les progrès du poison.)

Je vous reconnais bien, poisons de l'Italie !  
Mortels !... Enfant !... Mon Dieu !... Quelqu'un accourt...  
[Non, si

(Elle va à la porte.)

Si !... c'est un bruit de pas.  
(Au père Lebel, qui entre.)  
Eh bien, mon père, eh bien,  
Est-ce fini ?

LE PÈRE LEBEL

Fini !... C'est donc vous ? Ô madame !  
Après avoir promis de le sauver !...

CHRISTINE

L'infâme !

Le sauver, lui ?... Non, non... Voyons, est-il puni ?  
On tarde bien... où tout devait être fini.

LE PÈRE LEBEL

J'espérais donc à tort ?

CHRISTINE

Mon père, il vous réclame !  
J'ai condamné son corps... allez sauver son âme,  
Allez !

LE PÈRE LEBEL

Adieu, madame !

CHRISTINE

Adieu, mon père, adieu...  
Puissiez-vous arriver encore à temps.  
MONALDESCHI, en dehors

Ah !...

LE PÈRE LEBEL

Dieu !...

Mais non, du meurtrier la vengeance est trompée ;  
Le marquis de son sein vient d'écarter l'épée.  
Il fuit... Il vient à nous... La présence des rois,  
Madame, sauve ceux que condamnent les lois.

CHRISTINE, voulant se retirer

Il ne me verra pas.

LE PÈRE LEBEL, l'arrêtant de force

Il vous verra, madame.

SCÈNE VII

Les mêmes, MONALDESCHI, SENTINELLI et les deux gardes.

MONALDESCHI, blessé au cou

À moi ! mon père, grâce !

(Il tombe.)

LE PÈRE LEBEL, à Sentinelli

Arrête, sur ton âme !

Arrête, meurtrier, ou le Dieu qui m'entend,

De sa foudre, à ma voix, peut t'atteindre à l'instant.

(À Christine.)

Il en est temps encor, madame.

MONALDESCHI, se soulevant le long des lambris

Grâce !...

PAULA, se relevant au milieu des convulsions

Grâce !...

(Elle retombe et meurt.)

LE PÈRE LEBEL

Il ne peut se traîner à vos pieds que j'embrasse ;

Vous le voyez, il est mourant, ensanglanté.

Au nom du Dieu vivant ! que Votre Majesté

Daigne à ce malheureux accorder quelque trêve.

CHRISTINE, posant sa main sur le cœur de Paula,

qui a cessé de battre

Eh bien, j'en ai pitié, mon père... Qu'on l'achève !

## ÉPILOGUE

### ROME

(19 avril 1689)

*Une chambre du palais Azzolini.*

#### SCÈNE PREMIÈRE

CHRISTINE, couchée sur une chaise longue, ayant près d'elle  
une table, des papiers, une lampe, et achevant d'écrire ;  
BORRI, son médecin, derrière elle.

#### CHRISTINE

Sur le seuil de la tombe, avant que d'y descendre,  
Je signe de mes noms de Christine-Alessandre  
Cette confession que je dédie à Dieu.  
Rome, dix-neuf avril. – C'est mon dernier adieu  
Au monde, qui bientôt va devenir mon juge ;  
Je ne l'ai point trompé par un vain subterfuge :  
J'ai tout dit, – tout est là, le mal avec le bien.  
Qu'importe, à qui bientôt ne doit plus être rien,  
Ce que dira de lui la terre qui s'efface ?  
Comme Moïse, à Dieu j'ai parlé face à face ;  
Par sa force mon cœur n'a point été trahi,  
Car le trône pour moi fut un mont Sinäï.  
Et, quand la voix de Dieu grondait comme la foudre,  
Mon peuple était en bas prosterné dans la poudre,  
(À Borri.)

Attendant... – Approchez. On a fait bien du bruit,  
Borri, dans ce palais pendant toute la nuit.  
Qu'était-ce donc ?...

#### BORRI

Madame, une grande nouvelle,  
Importante pour vous, pour Rome...

CHRISTINE

CHRISTINE

Quelle est-elle ?

BORRI

Le roi Charles-Gustave est mourant...

CHRISTINE

Que le ciel

Fasse descendre un ange à son chevet mortel ?

BORRI

La Suède se souvient d'un temps qui fut prospère,  
Et réclame Christine.

CHRISTINE

Il est trop tard, mon père,

Vous le savez bien, vous... Et son fils ?

BORRI

Sans espoir

On le voit... Il est faible, et l'on semble prévoir,  
Le jour où, rejoignant le père qui succombe,  
L'enfant ira dormir dans sa royale tombe.

CHRISTINE

Mon Dieu, vous le savez, par deux fois j'ai tenté  
De reprendre un pouvoir imprudemment quitté ;  
Aujourd'hui, le royaume où mon espoir se fonde,  
Mon Dieu, vient de vous seul, et n'est pas de ce monde.  
Les noms des messagers vous sont-ils parvenus ?

BORRI

Ce sont les fils de ceux que vous avez connus,  
Oxenstiern, de Brahé... Vous pâissez, ma fille !

CHRISTINE

Oui, je me sens plus mal, et chaque objet vacille ;  
Tout mon sang vers mon cœur semble se retirer.

BORRI, faisant un mouvement pour sortir

Alors, les messagers royaux...

CHRISTINE, le retenant

Faites entrer.

BORRI

Ma fille, en ce moment, vous feriez mieux peut-être  
De penser au Seigneur, notre souverain maître.

CHRISTINE

J'aurai bientôt fini.

SCÈNE II

Les mêmes, OXENSTIERN, DE BRAHÉ, portant le manteau royal,  
la couronne et le sceptre ; GUÊME, STEINBERG.

CHRISTINE

Salut, messieurs, salut !

Vous venez me trouver, et je sais dans quel but.  
Je voudrais des Suédois redevenir la reine :  
Dieu le sait... mais sa main loin du trône m'entraîne,  
Et ce sceptre des rois, que je trouvai si beau,  
N'est plus qu'un ornement à mettre en mon tombeau.  
Vous arrivez trop tard...

DE BRAHÉ

Pour le pouvoir suprême

Il n'est jamais trop tard, madame... car Dieu même,  
Lorsqu'il s'agit d'empire, et de peuple et de rois,  
Avant de les frapper, y regarde à deux fois ;  
Et souvent on l'entend, quand on croit l'heure prête,  
Dire au soleil : « Reviens ! » dire à la nuit : « Arrête ! »  
Voilà ce que pour vous peut faire son pouvoir.

OXENSTIERN

Madame, puissions-nous un jour encor vous voir  
Au trône, où vous attend la Suède dévouée...

CHRISTINE

À son bonheur toujours Christine s'est vouée ;  
Mais pour chacun il vient un moment solennel  
Où l'on ne pense plus qu'au bonheur éternel.

DE BRAHÉ

Oui ; mais laissez du moins placer sur votre tête

Cette couronne, afin que, si la mort s'apprête  
 À frapper ici-bas la femme seulement,  
 L'ange qui doit vers vous descendre en ce moment,  
 Voyant à votre front la marque souveraine,  
 Remonte demander s'il doit frapper la reine.

CHRISTINE

Il faut pour obéir un courage bien grand ;  
 La couronne paraît lourde au front d'un mourant ;  
 Quand la tête s'incline et que la main retombe,  
 C'est un fardeau pesant à porter dans la tombe,  
 Qu'une couronne... un sceptre... Aussi, lorsque la voix  
 De Dieu sur les tombeaux retentira sept fois ;  
 Quand les morts répondront aux paroles fatales,  
 Parmi les trépassés les rois seront plus pâles,  
 Et plus d'un paraîtra sans sceptre et sans bandeau,  
 Les oubliant exprès au fond de son tombeau...  
 Je le ferai pourtant, car mon obéissance  
 Ne veut pas devant Dieu douter de sa puissance.  
 Mais sans couronne, au moins, ne puis-je demeurer  
 Seule un instant encor ?

GUÊME, montrant les messagers

Quand pourront-ils rentrer ?

CHRISTINE, à demi-voix, à Borri

Combien de temps encor avant que je ne meure ?

BORRI, de même, à Christine

Trois quarts d'heure, à peu près...

CHRISTINE

Revenez dans une heure

Ne nous éloignons pas, nous attendrons...

(Ils sortent.)



## SCÈNE III

CHRISTINE, STEINBERG.

CHRISTINE

Restez

Après de moi, Steinberg !

STEINBERG

Oh ! madame !...

CHRISTINE

Écoutez.

Votre reine, en mourant, vous fait une prière :  
 Veillez sur elle, afin qu'à son heure dernière  
 On ne la trouble point... Un vieillard va venir,  
 Dont la main est, dit-on, toujours prête à bénir !  
 Dont la voix consolante, à la douce parole,  
 Détache doucement une âme qui s'envole.  
 Depuis vingt ans, dit-on, ses prières pour nous  
 Aux marches des autels ont usé ses genoux.  
 Jamais, ceint du cordon, revêtu de la haire,  
 Pénitent plus pieux, au pied du sanctuaire,  
 N'a, priant, incliné pour ses frères tremblants,  
 Touché le saint pavé de cheveux aussi blancs !  
 Steinberg, je veux le voir... et, sans qu'il me connaisse,  
 À sa voix dans mon cœur que le calme renaisse.  
 Je l'ai fait demander... Allez, car l'heure fuit,  
 Et, s'il est là, qu'il soit à l'instant introduit.  
 Allez, et revenez surtout avant une heure,  
 Car je veux vous revoir avant que je ne meure...  
 (Steinberg sort.)

## SCÈNE IV

CHRISTINE, seule.

Une heure !... une heure encore et tout s'achèvera !  
 Vienne donc le moment... mon âme quittera  
 Ce monde... où devant moi tour à tour j'ai vu naître



## SCÈNE V

CHRISTINE, un vieillard, à barbe et cheveux blancs ;

STEINBERG.

STEINBERG

Mon père, c'est ici.

LE VIEILLARD

Et celle que je dois consoler ?

STEINBERG, montrant Christine

La voici.

LE VIEILLARD

Quel est son rang... son nom ?

STEINBERG

Tous deux sont un mystère.

Elle voudrait...

LE VIEILLARD

Elle a le droit de me les taire.

(À Christine.)

Dieu les sait, il suffit. Le ciel soit avec vous,

Ma fille !

CHRISTINE

Le voilà !...

(À Steinberg.)

Mon ami, laissez-nous.

(Steinberg sort.)

## SCÈNE VI

CHRISTINE, le vieillard.

CHRISTINE

Vous à qui le Seigneur a remis sa parole,  
 Vous dont la main bénit et dont la voix console,  
 Saint homme qui foulez d'un pied tranquille et sûr  
 Le sentier de la foi, qui pour nous est obscur ;  
 Qui voyez les pécheurs courbés sur votre voie,  
 Et qui pouvez d'un mot rendre un cœur à sa joie !

Quelque temps près de moi, marchez d'un pas plus lent,  
Saint homme qui passez priant et consolant...

LE VIEILLARD

Ne dites pas cela, femme... Je suis moi-même  
Un malheureux, marqué du sceau de l'anathème !  
Et celui qui m'entend venir avec effroi,  
Si condamné qu'il soit, l'est encor moins que moi ;  
Mais le Seigneur permet que souvent le coupable,  
Cachant à tous les yeux le remords qui l'accable,  
Donne, tant qu'il lui reste une voix pour bénir  
Un pardon que lui-même il ne peut obtenir...

CHRISTINE

Est-il donc un forfait que Dieu, dans sa colère,  
Exclut de son pardon ?...

LE VIEILLARD

Il en est un !

CHRISTINE

Mon père !...

Il en est un ?...

LE VIEILLARD

Un seul... Mais pourquoi tremblez-vous ?

Votre sexe, ma fille, est consolant et doux.  
Seuls, nous sommes méchants, nous... Dieu créa la femme  
Comme un ange, chargé de veiller sur notre âme !  
Il nous donna la force, il lui donna les pleurs  
Pour qu'elle pût porter moitié de nos douleurs ;  
Et, si nous l'entraînons avec nous dans l'abîme,  
Dieu sait faire deux parts, de l'erreur et du crime ;  
Car le Seigneur est juste.

CHRISTINE

Oh ! n'avez-vous pas dit

Qu'il est un crime, un seul, pour lequel Dieu maudit ?

LE VIEILLARD

Mais, pour un qu'il maudit, combien il en excuse,

Quand un vrai repentir s'humilie et s'accuse !...

CHRISTINE

Que m'importe, à moitié couchée en mon linceul,  
Qu'il les pardonne tous, s'il en punit un seul ?

LE VIEILLARD, la regardant

Il pardonne... l'oubli... la colère... l'injure,  
L'adultère... le vol... l'envie... et le parjure !  
Voilà les noms de ceux qu'à l'heure du trépas  
Il pardonne.

CHRISTINE

Et celui qu'il ne pardonne pas !  
Son nom ?... Que de mon sort un mot enfin décide ;  
Vous hésitez ?... Son nom ?... Je le veux.

LE VIEILLARD

L'homicide.

CHRISTINE, tombant à genoux

Pardon !...

LE VIEILLARD

À cette voix, malgré moi j'ai pâli...  
(Prenant la lampe et la regardant.)

Ah !... vous êtes Christine...

(Il laisse tomber la lampe. Obscurité.)

CHRISTINE

Et vous ?

LE VIEILLARD

Sentinelli.

CHRISTINE, se dressant

Arrière, meurtrier !...

SENTINELLI

Moi meurtrier, madame ?

Oh ! si vous descendiez dans le fond de votre âme,  
Là, vous entendriez la voix qui doit crier  
Qui de nous deux, ô reine ! est le vrai meurtrier.

CHRISTINE

De nous deux ?... Et qui donc a frappé la victime ?

L'avez-vous oublié ?...

SENTINELLI

Qui commanda le crime ?

L'oubliez-vous aussi ?... Madame, le forfait  
N'est pas toujours compté pour celui qui le fait.  
Que si vous l'espérez, vous vous êtes trompée,  
Car vous fûtes le bras ; je ne fus que l'épée !...

CHRISTINE

C'est juste, et nous pouvons, meurtriers chancelants,  
Toucher nos froides mains, mêler nos cheveux blancs ;  
Car le même forfait rend nos têtes tremblantes,  
Et c'est du même sang que nos mains sont sanglantes...  
Eh bien, qu'avez-vous fait depuis ce jour fatal ?

SENTINELLI

Moi ?... J'ai voulu d'abord revoir le sol natal ;  
D'oublier le passé j'avais quelque espérance :  
Insensé !... Nous étions tous les deux de Florence ;  
Là, sa jeunesse avec la mienne avait passé,  
Nous nous étions aimés à Florence... Insensé !...

CHRISTINE

Et vous l'avez quittée ?...

SENTINELLI

Oui, je crus que peut-être

Le repos dans mon cœur à Stockholm pouvait naître ;  
J'arrivai... De nouveau mes vœux furent trahis.  
Le repos !... À Stockholm, nous nous étions haïs !...

CHRISTINE

Vous partîtes bientôt ?...

SENTINELLI

Oui, je revins en France

Nul ne m'y reconnut, tant deux ans de souffrance  
M'avaient changé... J'allai droit à Fontainebleau  
Et me dis étranger, voulant voir le château.  
Mon guide froidement me raconta le crime,

Le nom de l'assassin... celui de la victime...  
 Je vis la galerie aux Cerfs... le corridor,  
 Et le parquet, de sang humide et rouge encor.

CHRISTINE

Et vous avez osé, sans craindre que ses voûtes,  
 Reconnaisant vos pas, ne s'écroulassent toutes  
 Sur vous ?... et d'un œil sec vous avez pu souffrir  
 Cet aspect ?

SENTINELLI

D'un œil sec ?... J'espérais en mourir.

CHRISTINE

Continuez...

SENTINELLI

Ma vie est un pénible rêve  
 Depuis lors... Un instant Dieu ne m'a point fait trêve ;  
 Je portais le remords !... sous son poids j'ai fléchi,  
 Et puis rapidement mes cheveux ont blanchi.

CHRISTINE

C'est comme moi...

SENTINELLI

Souvent j'avais entendu dire  
 Que celui qu'à bon droit le monde peut maudire,  
 À la prière, au jeûne, alors qu'il a recours,  
 En eux contre ses maux peut trouver un secours.  
 J'essayai... Chaque jour, j'invente des supplices,  
 Je déchire mon corps sous le crin des cilices  
 Dans mes brûlantes nuits, de mon lit élancé,  
 Je cherche le repos sur le marbre glacé ;  
 Puis je veux retrouver ma chambre solitaire,  
 Et j'y frappe mon front meurtri contre la terre.

CHRISTINE

Et, dans la solitude, à chaque bruit trompeur,  
 Lorsque revient la nuit, qu'éprouvez-vous ?

SENTINELLI

J'ai peur.

CHRISTINE, se rapprochant  
C'est comme moi...

SENTINELLI

Je vis, silencieuse et sombre,  
Une novice, un jour, passer ainsi qu'une ombre,  
Je la suivis des yeux en me disant : « Voilà  
Que du tombeau vengeur sort l'ombre de Paula !... »  
La pauvre enfant ! son âge était si loin du nôtre...  
S'il vivait, il serait de notre âge.

CHRISTINE

Qui ?...

SENTINELLI

L'autre !...

Maintenant qu'en nos cœurs, qui vont refroidissant,  
Le feu des passions n'allume plus le sang,  
Que de l'autre horizon nous regardons la vie,  
Comme notre amitié de haine fut suivie,  
Peut-être que, de nous le ciel ayant pitié,  
À notre haine eût fait succéder l'amitié.  
Peut-être, au lieu de deux que le hasard rassemble,  
Dans ce même palais serions-nous trois ensemble :  
À cette même place, où sans lui nous voilà ;  
Vous, où vous êtes ; moi, comme je suis... lui, là !...  
Lui, serrant votre main, et moi, serrant la sienne.

CHRISTINE

Ô vous qui l'appellez, tremblez-vous pas qu'il vienne ?  
Que son ombre levant la pierre des tombeaux... ?

(Avec effroi.)

Sentinelli !

SENTINELLI

Christine...

CHRISTINE, tombant sur la chaise

Apportez des flambeaux...

Je me meurs...

(Steinberg et Ebba entrent, portant des flambeaux.)



## SCÈNE VII

Les mêmes, STEINBERG, EBBA.

EBBA, du fond

Ma mère !...

CHRISTINE, les mains sur ses yeux

Ah ! quelle terreur étrange !

EBBA

Ma mère !...

CHRISTINE

Cette voix... est-ce la voix d'un ange  
Qui m'annonce l'instant de l'éternel adieu,  
Et qui vient me chercher pour me conduire à Dieu ?  
Dois-je me réjouir, ou faut-il que je pleure ?

EBBA

Non, ma mère, c'est moi ; j'ai pensé qu'à cette heure,  
Où tant d'indifférents autour de vous viendront,  
Vous chercheriez mes mains pour poser votre front.  
Ai-je eu tort ?

CHRISTINE

Chère Ebba ! voici que tout s'achève.  
Je voudrais voir encor le soleil qui se lève.  
Ouvre, j'ai besoin d'air...

(Ebba ouvre toutes les fenêtres ; on voit, d'un côté,  
les campagnes de Rome ; de l'autre, la Cour pontificale,  
qui attend le moment d'entrer avec les messagers suédois.)

Maintenant, conduis-moi.

(Se soulevant.)

Je voudrais voir le ciel... En m'appuyant sur toi,  
Je puis aller encor jusqu'à cette fenêtre...  
Ah ! qu'il est triste et beau, ce jour qui vient de naître !

(Elle tombe sur des coussins.)

Qu'il est doux au mourant, ce ciel brillant et pur,  
Lorsqu'il devine Dieu par delà son azur...

EBBA

Ma mère !

CHRISTINE, affaiblie

Oh ! si la mort, sans douleur, sans secousse,  
 Pouvait venir ainsi, qu'elle paraîtrait douce !...  
 Paula !... Monaldeschi !... Sentinelli !... Mon Dieu,  
 La couronne... Stockholm... J'ai froid !... Ma fille...  
 [adieu !...]

Pourquoi donc votre main est-elle si glacée ?...  
 Oh ! ne me quittez pas !... Vous m'avez donc laissée  
 Mourir seule ?... Je meurs !... Je la vois, elle est là...  
 La mort !

EBBA

Ma mère !

CHRISTINE

Adieu !...

EBBA

Seigneur, recevez-la !

CHRISTINE

Peut-être...

(Elle meurt.)

EBBA, se relevant

Et maintenant, à tous ouvrez la porte.

(Les trois messagers suédois entrent avec la Cour de Rome. De Brahé  
 met à Christine la couronne sur la tête et le sceptre dans la main ;  
 Ozenstern jette sur elle le manteau royal.)

UN HUISSIER, au peuple

Christine-Alessandra, reine de Suède, est morte.

## POST-SCRIPTUM

En supposant que le drame qu'on vient de lire ait eu un succès, ce que les uns nient, ce que les autres affirment, et ce que l'auteur ignore, trop intéressé qu'il est dans la question pour essayer de la résoudre ; en supposant, dis-je, que ce drame ait réussi, l'auteur est avant tout persuadé que les acteurs ont joué d'une manière si remarquable, qu'ils ont droit de réclamer les trois quarts du succès en litige : sa conscience veut donc qu'avant tout il leur fasse leur part ; ce qui restera sera pour lui, le costumier, les machinistes, le souffleur, etc.

Au milieu d'un ensemble remarquable, quatre rôles principaux, remplis par mesdemoiselles Georges et Alexandrine Noblet, MM. Ligier et Lockroy, ont surtout impressionné le public par la supériorité avec laquelle ils ont été joués.

Mademoiselle Georges, si belle dans la tragédie antique, n'avait point encore donné de gage au drame moderne ; mais elle avait beaucoup joué Corneille, et, si la certitude de la trouver à la fois tragique et naturelle manquait, du moins l'espérance était là. – Et tout ce qu'on espérait a été réalisé. L'auteur n'a donc qu'un regret, plus encore pour elle que pour lui : c'est que le public n'ait pas eu la patience d'écouter l'épilogue, sans lequel la pièce ne lui paraît pas complète, et qui renfermait une scène où mademoiselle Georges aurait, il en est sûr, plus que compensé, par l'admirable talent qu'elle y déployait, l'ennui que ce même public semble avoir plutôt craint qu'éprouvé réellement. Aujourd'hui donc, le drame moderne a dans nos deux premières actrices, Georges et Mars, deux soutiens qui le feront triompher ; et ce qui prouve à la fois leur talent et sa puissance, c'est qu'en leur laissant à toutes deux leur type primitif et original, il a rendu mademoiselle Georges comédienne et mademoiselle Mars tragédienne : chacune d'elles a passé par la route que l'autre avait battue.

Mademoiselle Noblet se trouvait dans une position plus heureuse, car il y a quelque chose de plus difficile que d'apprendre, c'est d'oublier. Les leçons de Firmin avaient déjà détruit en elle le chant et la déclamation du Conservatoire : le contre-poison avait été administré à temps. – Aussi, dans son jeu, nulle trace de travail ; tout est charme, grâce et poésie, soit qu'ardente elle supplie, que menaçante elle effraye, ou que, pâle et fantastique comme une ombre, elle entre sans bruit pour écouter des souvenirs où elle n'est pour rien, ou apporter un poison qu'elle doit partager. L'auteur ne sait, au reste, s'il lui doit encore quelque chose, le public s'étant chargé de sa dette et l'ayant acquittée.

Quant à Ligier, c'est bien l'homme de fer du moyen âge, à la cuirasse d'acier et au justaucorps de buffle, au bras nerveux et à l'œil ardent. Avec une littérature large et forte s'ouvre à lui un large et fort avenir. Plus heureux que Talma, il aura ce que Talma espérait. Il a recueilli une bonne partie de son héritage, et cependant il était déjà riche.

Près de sa figure basanée et sévère, on n'oubliera pas la figure pâle et poétique de Lockroy : chargé du rôle sinon le plus important, du moins le plus difficile de l'ouvrage, il lui fallait faire accepter à tout un public habitué à voir mourir des héros en héros, l'agonie lâche et vile, mais historique, de Monaldeschi ; il lui fallait tour à tour, comme un serpent, ramper, mordre, et mourir foulé aux pieds. – Toutes ces nuances ont été comprises, parce que, outre le comédien, il y a en lui l'homme d'esprit et le poète : et l'essai de la *vérité vraie*, fait aux yeux du public, et accepté par lui, aura un résultat réel pour l'acteur comme gloire, – pour nous tous comme conquête.

Puis, maintenant, une poignée de main amicale et franche à ces jeunes hommes qu'on disait turbulents et railleurs, pour lesquels on a essayé d'inspirer tant de craintes à l'auteur, et que cependant il a voulu voir assister à sa première représentation, en leur ouvrant des portes larges et libres. Ils ont compris qu'il n'était pas juste d'opposer nos gloires séculaires aux essais d'un

jeune homme de vingt-six ans ; ils ont approuvé ou désapprouvé franchement certaines parties de son ouvrage ; mais ils n'ont pas une seule fois humilié une idée neuve, fût-elle étrange, par un rire bas et stupide, car l'œuvre de la conscience a été jugée avec conscience. Entre lui et eux, c'est *au revoir*.

ALEX DUMAS.